

Vincent-Paul TOCCOLI

Le petit traité de la compassion

Il faut rêver à haute voix, il faut chanter jusqu'à ce que le chant s'enracine, tronc, branches,
oiseaux, astres,
chanter jusqu'à ce que le chant engendre et que sourde de la côte du dormeur l'épi rouge de
la résurrection,
l'eau de la femme, la source pour boire et se voir et se reconnaître et se reprendre,
la source pour se savoir homme, l'eau qui se parle à elle-même dans la nuit et nous nomme
de notre nom ...
la vie et la mort ne sont pas des mondes contraires,
nous sommes une seule tige avec deux fleurs jumelles,
il faut démentir la parole perdue, rêver vers l'intérieur vers l'extérieur,
déchiffrer le tatouage de la nuit et regarder midi dans les yeux, lui arracher son masque,
se baigner dans le soleil et manger les fruits de la nuit, épeler l'écriture de l'étoile et du
fleuve,
écouter ce que disent le sang et la marée, la terre et le corps, revenir au point de départ ...

Octavio Paz
Prix Nobel de littérature 1990
"La Jarre Cassée"
dans Liberté sur parole

PRELUDE

LE CHEMIN DE COMPASSION

C'est un chemin oublié, perdu, peu emprunté ... Il est envahi par toutes les herbes folles de l'impatience, de l'efficacité et de l'insolence. Les dernières cartes de la performance ne l'indiquent déjà plus : il n'est encore signalé que dans les vieilles éditions. C'est un chemin – inusité, obsolète, impraticable.

C' est toujours un chemin, pourtant : terre battue, cailloux, ronces, ornières, nids de poule. Personne n'a jamais cru bon le goudronner : le promeneur s'aventure à ses risques et périls dans les défoncements et les fondrières. Quant il pleut, on patauge ; et pendant la canicule, on s'y tord les chevilles. Il faut savoir où on met les pieds !

C'est un chemin fréquenté par toutes sortes de peuplades de plantes et d'animaux qui l'ont élu comme artère commerçante, boulevard et paséo. On y respire un air pur de toute pollution, on n'y entend que le cri de chacun et le vent de tous, on y rencontre ordinairement que les habitués ...

Pourtant, depuis quelque temps, - depuis quand, au fait ?- beaucoup d'"émigrés" reviennent, lassés des voies rapides, des autoroutes et des grands axes. De déviation en contournement, ils ne parvenaient plus au but de leur déplacement : ils en étaient même "réduits" de nouveau à la marche à pied "pour aller plus vite" à destination. Et, en cours de route, ils ne connaissaient personnel, et personnel en les reconnaissant : ils se sont retrouvés tous seuls au milieu de l'impatience, de l'efficacité et de l'insolence ! Un jour, ils ont (re-)demandé leur chemin : ils ont consulté les anciens cadastres et se sont procuré de bons souliers. Ils ont décidé de ré-apprendre à marcher les yeux ouverts, attentifs aux accidents du terrain et aux riverains, qui se mirent, peu à peu, à les saluer, d'un clignement d'yeux, d'un mouvement de tête ou d'un signe de la main ...

La compassion ressemble à la langue maternelle : on croit savoir la parler, parce qu'on vit dans le pays. Dieu seul sait les tortures du travail (tripalium ! = torture = travail) de l'orateur et de l'écrivain. On apprend à parler, on apprend à écrire. On apprend à compatir : c'est une "matière" obligatoire.

Une certaine éducation range délibérément la compassion en compagnie de la naïveté, de la faiblesse et de la sensiblerie. Puceau, pacifiste ou femmelette : voilà les conditions nécessaires et suffisantes pour bien "compatir en rond". Eduquons donc au réalisme, à la compétition et à la "virilité" : nos enfants seront ainsi suffisamment armés pour attaquer la vie !

La générosité, la douceur et l'empathie n'engendrent, il est vrai, ni brasseurs d'affaires, ni jeunes cadres aux dents longues, ni skin-heads, mais plutôt des François d'Assise, des Vincent-de-Paul et des Thérèse d'Avila ! Et ces gens-là semblent avoir été tout, sauf naïfs, faibles ou "sensiblarde" !

Le chemin de compassion est une voie : un exercice, un combat, une conquête. Une méthode, un entraînement, des manœuvres ! Quelles capacités de discernement, d'endurance et de réceptivité pour parvenir à compatir ! Comment avancer sur ce chemin sans accepter d'abord, tout(s) ce(ux) qui se présente(nt), avec la plus sérieuse acuité critique, mise au service du plus large accueil ; sans supporter, d'abord, tout et chacun, avec l'exigence la plus rigoureuse, mise au service de la plus complète disponibilité ; sans capter,

d'abord, toutes les informations et tous les appels, quels qu'ils soient et d'où ils viennent, avec l'interprétation la plus fine, mise au service de la tolérance la plus compréhensive ?

La compassion, plus que la sympathie, exige de mourir à soi pour l'amour de l'autre, d'accompagner l'autre dans sa vie et de s'en réjouir, d'accompagner l'autre qui meurt et d'être là pleinement présent, conscient et content.

C'est une voie étroite.

L'EN FACE

Batteries

L'accompagnement est un parcours, et un parcours du combattant. Quand il ne se bat pas, le Marine continue de s'entraîner : être prêt est une réalité relative. Les différentes épreuves qui l'attendent, ne sont jamais les mêmes tout à fait, ni ne se présentent sous le même jour : on apprend toujours de l'autre, en face, quel que soit cet "autre". Il ne s'agit pas de jouer "contre" la montre : au contraire, c'est "avec" : le temps, - les heures, les minutes, les secondes, - prend ici sa pleine valeur de "temps qui passe", son épaisseur de durée, son poids de vie.

Les seules balises qui longent ce parcours, sont fournies par celui qui part : ses débuts sont nos débuts, et il en est de même pour les pauses, les fatigues, les accélérations et les ralentissements. Son rythme est le seul métronome de nos exécutions. Notre packaging "réglementaire" pour ce drill sera des plus légers : pas d'idées préconçues, pas de schémas préétablis, pas de clichés ; mais, en revanche, toutes les qualités du bon "éclairé" : intuition, observation, conclusion ! Une attitude de réceptivité la plus ouverte.

Au moment de l'action, ne pas confondre vitesse et précipitation, initiative et gesticulation, souci et panique. Assurer son "polygone de sustentation" : "se fonder", se "référer" à une expérience "fondatrice", - une expérience humaine personnelle, qui a conforté notre relation au monde, aux autres, à nous-mêmes et au mystère ; une expérience de certitude, qui génère une certitude plus grande à chaque "rappel" de la mémoire. Avoir l'intention droite : honnêteté intellectuelle et conscience professionnelle. Bannir les "attitudes" : faire ce qui convient, au moment opportun.

Une modestie d'humilité et de lucidité : je ne suis pas "capable" en permanence. De quoi, au fond ? Je ne suis pas en permanence capable de mourir à moi-même, de faire mourir en moi celui qui n'est pas "apte" à accompagner l'autre qui part. Sans pour autant tomber à la merci de ses "caprices" : ce que l'autre nous donne à comprendre de façon explicite, n'est pas nécessairement ce dont il a réellement besoin. Il peut se leurrer, comme nous-mêmes, à l'occasion, et à notre insu. Exigence du discernement : accompagner s'assimile alors à une authentique thérapie. Savoir dire non, et le faire accepter positivement, opposer des résistances, même si c'est avec douceur ... Même si "on" ne comprend pas toujours ! Il y a une démagogie de l'accompagnement, comme il y a une démagogie, - un charlatanisme, - thérapeutique, qui se révèle encore pire que la "bonne volonté" ... Sommes-nous à la hauteur de ce que nous devrions faire ? Le savons-nous seulement ? Mais que j'apprenne à m'évaluer en fonction de ce que je sais, et de ce que devrais faire, et de ce que je suis capable de faire hic et nunc ! Une seule chose est sûre : je ne suis jamais capable à 100 %. Mais tant que je me sens capable à 51 %, c'est bien. Quand mon sentiment tombera à 49 %, je commencerai à m'inquiéter. Cette attitude peut, à première vue, paraître insolente : elle se révèle dans l'action, juste et nécessaire.

Travaillè-je "mon" écoute, comme je travaille éventuellement mon piano ou ma montée au filet ? Cette habilitation conditionne toute la relation : structurellement et fondamentalement. Elle innerve d'abord toute l'attitude, mentale et comportementale, de l'accompagnant, et détermine significativement le degré d'ouverture psychologique de l'autre. C'est à force d'écoute, que je pourrai découvrir, en moi, "un lieu primordial" d'où je parlerai à l'autre et où raisonneront les harmoniques de sa réponse. Entendre, "capter" ce qui vient de l'autre, - c'est l'écoute "réussie" ! – équivaut à franchir une frontière, à prendre part à ce qui lui arrive. Cela

se vérifie non seulement avec les grands malades, avec celui qui part, mais aussi dans toute relation duelle, dans le couple en particulier : l'écoute réussie consiste à prendre part à ce qui arrive à l'autre. En effet, quand l'enjeu est ou paraît important, ce qu'on a à livrer, c'est, d'une certaine façon, toujours une "dernière parole", une parole "ultime" : pour l'entendre, il faut franchir une frontière, passer le fleuve, aller de l'autre côté, de son côté. La condition pour rejoindre l'autre, alors, c'est d'abandonner toutes les sécurités ordinaires, toutes les phrases toutes faites, tous les a priori ...et de rentrer nu, dans l'eau. C'est démuné, humble, purifié, tel qu'en soi-même au fond, que l'autre nous désire. Se faire accepter, comme on sollicite une grâce ... alors que, malgré nous, nous avons entre nous élevé tant de barricades, histoire de nous protéger mutuellement l'un de l'autre, et de nous faire le moins de mal possible ! Passer de l'autre côté sans arme aucune, les mains nues ; tâcher de prendre part à la détresse, dans laquelle l'autre se trouve et qui le "pousse" à appeler ... quelqu'un. Ce quelqu'un, ici, maintenant : c'est vous, c'est moi, c'est nous ! Et c'est depuis sa détresse, que nous pourrons, peut-être, entendre quelque chose. Jusqu'à ce seuil, nous l'entendions, surtout, que l'écho de notre existence, de notre souci et de notre savoir : c'est avant tout de notre propre détresse que nous entendions l'écho .

Il doit être légitime de pouvoir dire, non seulement : "Je ne peux pas !", mais aussi : "Je ne veux pas, je ne veux plus !". Il faut s'accorder cela ; mon pardon doit aller jusque là. M'accorder d'être autorisé à dire non. Sinon, je ne pourrai non plus accorder à l'autre d'être autorisé à me refuser ... Dans tous les cas, je le veux, moi, d'être là, dans cette chambre où il meurt. Lui ne l'a pas voulu : il peut tout aussi bien ne pas m'en vouloir. Il est aussi autorisé à refuser mon aide, que moi à la lui offrir. Opportunité et lieu de vérification existentielle : vérification, pour chacun, de sa liberté. Et ainsi ne condamne-je ni l'autre qui me refuse, ni moi qui refuse d'aller vers lui.

Repoussons tous les livres ... après les avoir lus ! Ils aident, tant que leurs lecteurs ne s'en servent pas comme béquilles claudicantes de leur imagination en panne : c'est-à-dire de leur paresse. "En situation", chacun est obligé d'"écrire son propre livre" au coup par coup. L'autre, c'est toujours depuis son point de vie qu'il me parle : et une parole importante est toujours le témoignage que s'achève, en celui qui parle, quelque chose qu'il "confie" à celui qui peut l'entendre. Parole définitive, décisive !

Parole-nœud, parole-connexion ... Ici, décider d'écouter l'autre, et se mettre à l'entendre, c'est prendre part à cet événement : sa mort à lui. C'est écouter depuis là-bas ! Suis-je "prêt" à percevoir ce qu'il me communique depuis le lieu d'où il me l'envoie ? Comme dans toute relation : suis-je "prêt" à renoncer à ma parole à moi, pour écouter et entendre ce que l'autre a à me dire, exactement là où il me convoque, lui ?

Accepter l'angoisse, la peur, la panique même, et puis la susceptibilité, la colère et même le refus : parce qu'on ne peut prévoir le lieu du rendez-vous ! Peut-être devrai-je retourner là d'où je viens, ou me rendre là où je ne voudrai pas ! Peut-être faudra-t-il attendre ! C'est à l'heure où je n'y penserai pas ... On ne sait jamais ni où ni quand : un raid punitif (Saul), un lépreux (François), un enfant trouvé (Charles) ... personne ne connaît jamais ni le lieu ni la date du rendez-vous : l'autre nous y attend, pourtant ! Celui qui part, m'invite là où je ne sais pas encore : il me faut le deviner, si je veux continuer le parcours. Mais je peux y renoncer : et sans mauvaise conscience ! Je dois prendre la décision de m'exposer, et me persuader, qu'aucun lieu n'étant "sûr", le seul lieu qui s'impose, c'est le vide. Et je ne comprendrai que peu à peu (initiation) qu'il est nécessaire que ce lieu soit le vide, pour qu'il puisse advenir quelque chose : en effet, si l'endroit est déjà occupé, si je prétends déjà savoir ce que l'autre va dire, ce dont l'autre a besoin ... pourquoi m'y rendre ? En revanche, c'est au "cœur du vide" que pourra peut-être "avoir lieu" l'expérience de la parole ultime qui se dit, s'écoute et s'entend. En ce sens, accompagner celui qui part, est une expérience mystique fondamentale : son essence est mystagogique. Arriver au bout du parcours, après avoir

franchi toutes les portes et tous les seuils, surmonté toutes les épreuves, et pour dire, en articulant : "Ici, il n'y a plus rien !".

... Para venir a saberlo todo
no quieras saber algo en nada ...
Para venir a serlo todo
no quieras ser algo en nata ! (Jean de la Croix)

Et parce que je peux (enfin) dire qu'il n'y a plus rien, il va (enfin) se passer quelque chose et se manifester quelqu'un. Voici le "temps" (kairos) de mon exposition risquée, la vérification de ma décision, "ce" pour quoi le parcours a eu "lieu" : "Avance en eau profonde ... jette le filet ! – Si c'est ton ordre, j'obéis ..." Événement d'une parole : entendu depuis le lieu d'où elle est émise, et articulée depuis le lieu non prévu où je me suis rendu. La parole donnée et reçue va inaugurer du prim-ordial.

L'"écoute réussie", c'est me rendre dans ce lieu imprévu, non choisi par moi, mais où quelque chose doit m'arriver. Avant de revenir sur ses pas pour se mesurer avec l'ange, Yakob était déjà passé par cet endroit. Cette rivière est le Yakob, anagramme de son nom, Yakob. Il y avait eu un songe : le ciel ouvert, des anges, une parole de Yahvé et la sienne, dans un dialogue en forme de "marché" ! Le matin, il avait redressé comme une stèle commémorative, la pierre sur laquelle il avait reposé la tête : "Comment : c'était ici la porte du ciel, et je ne le savais pas ? ... Eh bien, ici, maintenant, ce lieu (que je n'avais pas prévu, lieu de ma surprise, de la "rencontre", du "rendez-vous"), - je veux en faire le lieu de ma mémoire. Chaque fois que je re-passerai par ici, cette stèle me renverra à l'expérience inaugurale imprévue, et où j'étais attendu à mon insu !". Ce texte très ancien (plus de 3 000 ans) nous rapporte que Yakob sortit vainqueur de cette lutte, avec une séquelle, pour ne pas oublier : il boitait ; il rapporte aussi que furent dé-baptisés et re-baptisés et le lieu et l'homme. Yakob signifie menteur, et l'anagramme désigne donc un double mensonge : désormais lui sera appelé "Israël" = héros de El (Yahvé), et il nommera ce lieu "Penuel" = visage de El (Yahvé). Ce n'est qu'après avoir "fréquenté" la mort (accompagnement) et "reçu une marque" à la hanche (mémoire vive), que notre homme Yakob, devenu autre, - Israël, - sera "capable" de "faire face" à tout ce qui va lui arriver : en l'occurrence, son frère Esaü qui veut l'ex-terminer ! (Gn 28, 10-22 & 32, 23-33).

Oui, quel est donc ce là-bas où je suis attendu ? Celui qui est en route, m'y précède de toute façon ... Cela fait un moment qu'il s'y dépêche : errant, peinant, pleurant, connaissant solitude, incompréhension, abandon, comprenant de moins en moins ce qu'il entend de plus en plus sourdement, ne sachant plus très bien ce qu'il articule de plus en plus difficilement, parce que sa gorge est prise, qu'il a peine à bouger, que ses bras et ses jambes s'ankylosent, qu'il ne peut plus remuer la tête : son regard reste désormais "fixé" sur l'endroit où s'est coincé une dernière fois le nerf de sa nuque et il a maintenant pour seul horizon un morceau de toile cirée ou une fenêtre : ah, une fenêtre, quelle chance ! Le là-bas où je dois me rendre passe par là ; c'est la "voie" par laquelle ma parole et sa parole doivent s'infiltrer ... Si je décide de ne pas y aller, cela restera un coin définitivement perdu : l'autre ne s'y retrouvera même plus, seul à mourir, et personne d'autre ! ... Je peux aussi me tromper de chemin, croire accompagner toujours, et n'avoir pas su prendre le bon tournant au dernier carrefour. Dans la nuit, seul l'aveugle voit : dans cette nuit de la dernière lutte (agonie), c'est moi l'aveugle que le grabataire doit guider ! Indications minimales et liminales faites de regards, de silences, d'yeux que l'on ferme, ouvre ou plisse, d'une bouche béante sur un vide sonore, ou salie par une bave immonde ... pour me donner à comprendre, ou m'aider à deviner, le pays où il commence déjà à m'attendre ! Quelle intimité, après avoir dû renoncer peu à peu à tout ! S'être de tout défait, entrer de plein pied dans la ténèbre initiatique ... Le toréador dans l'habit de lumière, Zarastro dans le naos, Moïse sur la montagne ... L'arcane ! "Le sol que tu t'apprêtes à fouler, est sacré !". Y accéder, c'est entrer dans un processus déjà en marche : je n'inaugure pas, je suis inauguré. Je ne suis pas à l'origine ...

Je pénètre dans un "site" paradoxal, un espace sonore, déjà tout bruissant de paroles : ces salles, ces couloirs, ces chambres, ces lits ont déjà été "habités" ... Haltes de pèlerinages, "champs des étoiles" (Compostelle = campo-stellae) qui mènent ceux qui sont en route vers ce qui les attend encore ... Dans les pèlerinages, toutes sortes de gens viennent "habiter" l'espace sacré, avec le bruissement de leurs prières, de leurs chants, de leurs paroles, - muettes et sonores. Ce qui y est vécu par ceux qui s'y rendent, c'est ce que chacun y apporte, en faisant retentir sa parole personnelle, en écho de toutes les paroles qui y ont déjà résonné. Le lieu, la chambre, l'espace dans lequel je pénètre n'est un site neutre : il est distingué, marqué, sanctifié (c'est-à-dire, mis à part). Comment savoir ? Quand quelqu'un vous arrive à la maison, - épouse, mari, ami(e), - le visage glacé de froid ou moite d'une voiture surchauffée ... en vous tombant dans les bras, elle ou il ne vous arrive pas tout(e) seul(e) : sa personne est encore toute bruissante de tous les regards qui se sont posés sur

INTERMEDE

ECLAIREURS

En situation de fin de vie, les facultés perceptives participent du processus de dégradation, lent (plus ou moins), mais absolument sûr (todsicher : sûr comme la mort, outre-Rhin), de toutes les autres fonctions psychosomatiques, que les physiologistes accomplissent leur délicat travail de maintenir médicalement dans le meilleur état possible, et jusqu'au bout, les fonctionnements sensoriels. Intéressons-nous ici, à l'interaction spécifique entre intellect et perception, d'une part, et, d'autre part, entre les différentes capacités perceptives elles-mêmes. Le patient travail de sape opéré par l'usure du corps sur la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat et le tact, - sur tous les capteurs et les "éclaireurs" du monde, - affecte, par voie de conséquence, notre capacité à nous le représenter et à (nous) en rendre compte. Les retombées les plus cruelles élèveront autour de celui qui "tarde" à partir, l'inhumaine prison de l'isolement, de la solitude, de l'incommunication ... jusqu'à la folie !.

Comment passer d'un univers familial, - où tout est connu, ou supposé tel, - à un environnement nouveau, étranger, étrange, - et souvent de manière brutale, - où l'on se sent "agressé" par les "traitements" que l'on "subit", où "règne" l'"impersonnelle" atmosphère de l'efficacité fonctionnelle qui confirme, si l'on en doutait encore, qu'on n'en réchappera pas ! Comment s'acclimater dans un pays d'exil forcé, alors que le désespoir de la nostalgie assombrit jusqu'aux moindres répit de l'agonie ?.

Perturbation, confusion, désorientation : ces états résument en quelque sorte les niveaux de l'échelle croissante de l'altération sensitive. L'homme est un "animal d'habitudes" (instincts, réflexes, conditionnements, répétitions, routines, rites, etc.) et le moindre changement sensible, surtout dans un domaine "important pour lui", exige une ré-adaptation si possible immédiate, dont les automatismes, en situation de fin de vie, ne possèdent plus la performance de jadis. Et si les changements significatifs se multiplient et se différencient de plus en plus, - et ce cas d'accélération se rencontre souvent, - les ré-adaptations suivront de plus en plus lentement, de plus en plus mal, jusqu'à ne plus suivre du tout. L'univers alors n'est plus aussi familier qu'autrefois, il devient même très vite franchement étrange : les évidences s'évanouissent. Ces "états d'altération" sont vécus comme perturbants, c'est-à-dire de manière -négative, agressive, dangereuse : ils plongent dans l'insécurité une personne déjà destabilisée et ajoutent à ses difficultés croissantes de se maintenir "à la hauteur". De plus, si le "défi" est excessif, - ou simplement perçu comme tel, - si les "exigences" sont trop hautes : prise entre la perplexité et la honte, la personne se sent "confondue", convaincue d'inaptitude à vivre dans ce nouvel environnement. Elle "se sauve", en se précipitant d'elle-même, là où elle suppose qu'"on" voudrait la voir : la confusion, justement ! Parce qu'alors elle pourra "confondre" en règle, ayant cru, pour se faire accepter "à tout prix", qu'il fallait appliquer "cette règle-là" : maintenant elle sait, qu'"on sait" qu'elle confond tout ! On ne lui en voudra plus, on la tolérera : mieux, elle n'aura plus à s'en faire. Mais de même qu'à force de se moquer des autres, on finit par attraper leurs tics, à force de "faire comme si", l'autre qui part finit par devenir comme ça : l'état de confusion, considéré comme havre de paix, va évoluer à toute allure en confusion mentale, entraînant une effective et (quasi) irrécupérable désorientation. D'"autres" (faux mais réels) repères ayant été sélectionnés, la personne préférera toujours le connu à l'inconnu, trouvent plus de "confort" social à "se tromper sûrement", qu'à devoir ré-apprendre, - et avec quelles chances de succès ? - à ne pas se tromper ! Dans sa situation où ses forces sont comptées, elle a "cyniquement" élaboré une économie de moyens, régie par un vigoureux instinct de conservation animale ... Ainsi commence la perte d'un monde : un réel supportable va succéder au réel objectif, devenu im-praticable, in-tolérable, in-habitable !.

La fonction symbolique, - qui est précisément d'humaniser la monstruosité du monde et de le rendre "demeurable" pour l'homme, - va continuer de jouer, mais désormais dans l'univers fantasmagorique, dans la "forêt enchantée", dans l'imaginaire halluciné ... où l'esprit dérangé, dé-placé, dé-porté s'est ex-communié. Ce phénomène n'est pas spécifique aux affres ultimes des processus terminaux : l'automatisme de fuite se déclenche, presque chimiquement, dès que nous doutons de pouvoir assurer notre autoconservation. Celui qui se tient en face de l'autre qui part, est inévitablement affronté à de l'insupportable spécifiquement humain qu'ils partagent à deux en ce moment : horreur de la condition humaine, vécu à des intensités diverses au cours des phases d'une vie. L'activité symbolique a besoin d'"un" réel pour travailler, même quand ce réel est perturbé, confus, désorienté ; elle intégrera "tant bien que mal", - comment le savoir, depuis l'endroit d'où chacun parle ! – Les objets de "ce" réel, avec un coefficient variable de perturbation, de confusion, de désorientation. Chacun doit en permanence conserver à présent à l'esprit, que "le" réel perçu par la personne qui part, ne peut de toute façon pas être "le" réel que perçoit celui qui l'accompagne : en la circonstance, et plus illustrativement qu'en toute autre, le point de vue est "vraiment" le point de vie. La perception "du" réel, - de ce réel-ci, d'un autre : peu importe, - génère dans l'imaginaire des "formes", relevant du registre sensoriel qui les a captées. L'on peut ainsi parler d'images visuelles (captées par la vue), auditives (ouïe), olfactives (odorat), gustatives (goût) et tactiles (toucher). On peut les appeler "images", parce toutes ont leurs représentations propres, c'est-à-dire un mode sensible de présence ou de présence sensible. Ainsi le cerisier que je vois, le bruissement de ses feuilles que j'entends, la rondeur et la fermeté du fruit que je prends entre mes doigts, son parfum et sa douceur caractéristiques quand je le hume et le mange ... Tout cela m'est rendu présent sensiblement de spécifiques et convergentes façons. J'"enregistre" sensitivement un cerisier "multiple mais un", à travers le kaléidoscope perceptif, où chaque sens remplit sa fonction, structurellement par rapport aux autres : sans se confondre avec eux, mais contribuant avec eux à construire l'image totale.

C'est d'abord cette image totale qui est attaquée par l'entropie sensorielle. Le réel que percevra la personne qui part peut être qualifié de "métonymique" : elle prendra "la partie pour le tout", ne percevant plus désormais qu'un monde atomisé, sinon déjà en ruines. Les discours, que l'on taxe alors d'incohérence, relèvent moins d'une absence de logique ou de rationalité, mais bien plutôt d'une logique et d'une rationalité "autres" : on ne peut décidément pas déclarer "fous", tous ceux qui pensent "autrement" que nous, parce qu'ils perçoivent "autrement" que nous ! Quand les "genres grammaticaux" s'inversent d'une langue à l'autre, quelle est la nation qui erre dans le non-sens ? Considérons un imaginaire, une poésie, une mythologie où le sexe se distribue "autrement" : que devient alors la compréhension du monde, que ces fonctionnements du symbole sont censées nous transmettre ? Le fonctionnement du symbole peut se transformer en école de tolérance : s'il est appelé à rendre le monde habitable, il n' a pas pour mission de bâtir la même maison pour tous. C'est à l'activité onirique que s'apparente analogiquement l'expérience du réel, par la personne qui part. Ne pas comprendre un rêve n'implique pas qu'il n'a pas de sens : c'est avouer qu'on en ignore la langue. Alors comment interpréter ? En déclarant que "le rêve est structuré comme un langage", Jacques Lacan disait au moins qu'on ne peut pas faire dire n'importe quoi aux rêves, à supposer qu'ils "veulent" nous dire quelque chose !.

Lorsqu'un petit enfant est perdu dans une foule, compacte de surcroît, la perception qu'il a de son environnement immédiat a peu à voir avec celle d'un adulte, dans la même foule : pour la simple raison, qu'évoluant à quelque 50 centimètres du sol, il ne peut voir que des bas nylon, des jambes de pantalons, des souliers de toutes formes, peut-être un chien ou un chat de passage ! On comprend que dans ce monde métonymique s'il en est, on ne puisse qu'avoir peur, se lamenter et pleurer à gros sanglots. Et ceci n'est pas un simple "chagrin d'enfant" : c'est "la réponse existentielle" d'un petit d'homme dans le monde où il a perdu sa place, ou du moins une place. Dans un concert en plein air, qu'un spectateur debout vienne se planter devant vous qui êtes assis, vous ne serez pas le dernier à vous mobiliser pour lui

intimer l'ordre de s'asseoir (où ? vous demandera-t-il) ou de déguerpir (non, mais !) comme si l'écran de son derrière allait vous empêcher d'entendre le soliste ! Chacun voit et entend le monde qu'il peut. Et ceci vaut pour les autres sens. Les sources sensibles de la région bucco-nasale connaissent elles aussi des destructions irrémédiables. Des champs entiers de papilles gustatives, des rayons entiers de tissus olfactifs périssent sous les arrosages réguliers de tous les napalms médicaux : médicaments, drogues, alimentation ... Peut-être ne peut-on faire autrement : d'autres savent ! Mais quelle commission d'enquête se chargera d'établir la carte et l'étendue des dégâts ! Il ne faut pas sous-estimer l'ampleur du désastre, - pour l'imaginaire et la mémoire, - que représente ce type de disparition. Le monde perceptible s'en appauvrit d'autant et d'autant se rétrécissent les bandes d'ondes émétrices d'informations : images gustatives et olfactives. Saveur ni senteurs n'agrémenteront plus les souvenirs, et les réminiscences s'afficheront sans appétence sur l'écran terne des représentations. Un univers disparaissant par évaporations ... Le reliquat perceptible sera, en revanche, hyper-connoté, comme un plat trop relevé ou une eau de toilette trop musquée. Ce n'est rendre un parfum ou une saveur intense, que de l'appuyer trop : tout ira se perdant, avec la bouche et le nez !

Dans le délabrement, difficilement mesurable, de ce règne subtil, passent, par intermittences, quelques bandes sonores, très abîmées, de vieux documents mal entreposés dans les cinémathèques de la mémoire. L'ouïe baisse : la surdité menace et attaque déjà par escarmouches de plus en plus audacieuses, dont on se tire chaque fois un peu plus amoindri ! D'ailleurs on n'ose plus faire répéter : et on s'efface par étapes, comme la rumeur des invités, qui l'un après l'autre, prennent congé. Bientôt le salon restera silencieux et désert, inutile, à la lueur vaine des lampes basses. Mal entendre, ne plus entendre exclut et enferme à la fois, impitoyablement. L'imaginaire, sans les rythmes, les vibrations et les ondes, entre en hibernation et la mémoire se cryogénise. Les bruits seraient pour nos souvenirs un fortifiant plus efficace que tous les autres. La musique serait capable de réveiller les somnolences des plus absents. N'en plus croire ses oreilles, c'est ne plus croire en rien. En face de celui qui part s'enfoncer dans les sables mouvants et les tampons ouatés des prisons insonores, il reste à l'assistant le son de la voix et de la musique : le son ! Le champ acoustique, plus loin que nos mesures et nos consciences, parvient, par les ondes émises, à ré-enclencher les mouvements primordiaux des océans amniotiques et placentaires, que le fœtus jadis pour toujours enregistra. Le silence, alors, est ré-investi par les palpitations élémentaires : et le contact est rétabli avec l'origine.

Les parchemins du corps, - tout les papyri tactiles et érectiles, - n'auront jamais fini de livrer tous leurs secrets. Notre peau est un immense livre où est inscrite et conservée toute notre histoire somato-érotique. Il peut y avoir de vastes territoires encore vierges, qu'aucun explorateur n'a découverts. Les bras qui nous ont entourés, les mains qui nous ont tenus, les lèvres qui nous ont embrassés ... n'ont peut-être pas su, ou pas assez, éveiller notre corps à sa conscience effective : la conscience de posséder des zones interdites encore et d'autres, au contraire, avides de communication tactile. Ces images tactiles sont les plus "animales" de notre collection, les plus farouches aussi et les plus ambivalentes : en tout cas les plus "impressionnantes" et, partant, les dernières à pouvoir être utilisées comme véhicule relationnel avec celui qui part. Et pourtant, tenir la main, caresser le visage ou le front, baigner le corps ; ces gestes constitueront, à un moment donné, les uniques passerelles de la tendresse humaine ! Il y a ce corps-là, en train de mourir, de pourrir peut-être, de plus en plus "compliqué" à "manipuler", qui sent toutes les sécrétions et toutes les misères ... Et puis le corps du "bien portant", qui commence déjà à lui faire peur à la seule vue de l'autre ... La condition de possibilité d'un contact physique univoque avec un "corps étranger", - ici le corps d'un mourant, - est certainement fonction du rapport "naturel" dans lequel l'accompagnant se situe avec son propre corps : sinon il lui deviendra vite "difficile", pour ne pas dire impossible, d'avoir "l'esprit assez libre" pour imaginer toutes les stratégies d'approche possible du corps de l'autre qui meurt, corps "livré" de plus en plus totalement sans plus de retenue ! Accompagner jusqu'au bout, c'est, en effet, devoir "en passer par" le

toucher : et le toucher délibéré. Devenir présence sensible. Si le corps de l'autre fait peur, c'est que l'on ne s'aime pas dans le corps qui est le nôtre : et pourtant, comment ne pas avoir peur devant le corps étranger, surtout quand il n'a plus rien d'"attractif", - ni de réjouissant, - et qu'il gît, souillé de sa seule impuissance à disparaître plus vite ...

Les éléments de cette perception amputée de toutes parts se présentent comme un puzzle dont la moitié des pièces auraient égarées au cours de tous les "rangements" successifs : de grands trous criblent l'image à reconstituer, et l'on se trouve réduit à devoir deviner, inventer, imaginer, et pallier, par la défiguration, l'absence totale de figure. Message indéchiffrable et de toutes manières incomplet qui nous laisse dans le désarroi des interprétations. C'est pourquoi la structure du rêve est paradigmatique pour "décrypter" ces "appels" de l'ombre où glisse une conscience de moins en moins nourrie d'informations extérieures : si le rêve représente l'opportunité, offerte chaque nuit, de transformer significativement l'existence éveillée, - par le travail de ré-génération, de ré-création, de dé-foulement et de des-enclavement qu'il assure pendant le sommeil, - pourquoi hésiter à en utiliser le fonctionnement pour "traiter" le discours de celui qui part en mêlant aux tablettes endommagées de la communication ordinaire les alphabets embrouillés de langues ignorées qu'il découvre lui-même ! Nous ne pourrions, peut-être, que répéter ce qu'il nous dit, non pas mécaniquement, mais avec toute l'em-pathie, la sym-pathie et la con-gruence dont nous sommes dotés, lui renvoyant les réponses-reflets de ses propres paroles, avec l'intensité et la tonalité avec lesquelles il nous les confie ! Bouteille à la mer du naufrage qu'il entame sous nos yeux et à nos oreilles, au bout de notre nez, pendu à nos lèvres et s'agrippant à notre main, dernière bouée, avant de sombrer dans l'eau noire du coma. Accepter de ne pas "posséder" cette langue étrangère, la langue d'un pays où l'on ne peut plus aller mieux ! Au cours de ces "confidences", comme dans le rêve, les inhibitions tombent que le surmoi, la société, les interdits et les tabous font peser habituellement sur nos discours. L'imaginaire, tout abîmé qu'il soit, ignore une censure bien intégrée en temps de veille et fournit alors aux puissances créatrices restantes un ensemble de combinaisons indéfinies qui, dans le rêve, n'arrêtent leur jeu, que parce qu'on se réveille. L'étonnant, c'est que règnent ici d'autres règles : séquences, rencontres, séparations, débuts, milieux, finales, haut, bas, lointain et rapproché, intérieur, extérieur ... voilà que "magiquement", toute cette construction du réel "éveillé" se distribue "autrement", libérant le "rêveur", et l'autre qui part, de la pesanteur, de l'obstacle, du détour, de la chronologie et de la distance ! En se réveillant, le rêveur "oublie tout", dit-il ! Il n'"oublie" rien : mais la censure "éveillée" re-déploie sa chape opaque sur sa "conscience" et son imaginaire. Tout ce qui s'est "passé" pendant le sommeil, n'est pas "perdu" : seulement enregistré dans les circuits les plus reculés de nos dépôts mnésiques. A l'occasion, ils re-surgiront ! C'est peut-être à ce moment du départ, - où le temps et l'espace empiètent déjà ailleurs, où les perceptions éclatées inventent des messages inouïs, - qui sait, si à ce moment du départ, les rêves enfouis, en grands pèlerinages, ne remontent pas à la rescousse : forces d'appoint quand la bataille fait rage, et que l'on jette au feu "tous les enfants perdus" ...

Ne pas troubler celui qui dort : il va récupérer, régénérer les énergies vitalisantes dans les hautes et profondes centrales de l'inconscient et du rêve. Se faire le compagnon de route vers les grands réservoirs primordiaux, où puiser, comme à des sources intarissables, les images nutritives stockées aux quatre coins de nos humanités ! Dormir, rêver peut-être ! Respecter le silence habité de la vie qui va et de la vie qui vient ; proposer sa présence comme un verre d'eau pour la soif ! Et si, ouvrant les yeux, l'autre reprend sa "croix" et voit que vous "êtes là", si vous l'avez veillé, quand il se re-posait de la dernière "station", et que son regard, comme premier spectacle, croise votre regard qui montant la garde ... Quelle grâce de lui à vous, de vous à lui dans la re-connaissance.

Les éclaireurs sont des soldats qui ont pour mission de découvrir et de signaler l'ennemi.

INSPIRATION

Eros et Thanatos

Un homme, une femme : accompagner celle qui part, accompagner celui qui part. Dans l'être global, cette appartenance et cette différenciation sexués impriment à ce qui est vécu, tant que dure la vie, une qualité spécifique intrinsèque. Dire cela, c'est impliquer que les vicissitudes de l'existence, même si elles en tempèrent l'intensité et les manifestations, n'éteignent jamais le dynamisme sexuel de la personne humaine. L'instinct, la pulsion, la force que le sexe développe, donnent nécessairement aux activités les plus ordinaires leur coloration plus ou moins soutenue. La sexualité, - c'est-à-dire la manière dont chacun vit les déterminismes de son sexe, - est un lieu de différenciation et d'incomplétude : élan vital en quête de complémentarité et preuve irréfutable de contingence.

Diffuse et omniprésente, - par définition, - la sexualité ne peut être réduite à aucune de ses manifestations d'ordre physique ou psychique : et si la génitalité en paraît la plus importante, c'est qu'un "malaise dans la civilisation" a atrophié à cette seule dimension, pour mieux l'exploiter idéologiquement et économiquement, le fait d'être un homme ou une femme. Il y a entre la sexualité et la pornographie, au moins autant de distance qu'entre la religion et les sacrifices humains : si l'homme est un "pervers polymorphe", il ne s'y réduit pas ; et s'il est capable de "ça", c'est qu'il est aussi capable du reste, et d'autre chose encore ! Nos manières de dire et de désigner la réalité ont si bien tout compartimenté, que nous ne pouvons nommer que de façon atomisée ce que nous percevons. Et si certains mots se voient, malgré eux, grevés d'obscénité culturelle, cette dernière ne souille d'aucune manière les réalités évoquées, mais démasque bien plutôt l'œil qui les épie.

Quand les notions sont confuses, c'est qu'on ne les connaît pas encore assez, ou que leur confusion est "utile" à certains groupes. En matière de sexe, on peut dire que les causes se soutiennent. Et dire de Rabelais, de Pozzo et de Vivaldi ... dire des trois Thérèse, - la "grande" d'Avila, la "petite" de Lisieux, et la missionnaire de Calcutta ... que leur écriture, leur architecture et leur musique ... que leur transe mystique, leur désir du martyr et leur extrême charité ... sont aussi des manifestations, propres à eux, propres à elles, du flux impétueux de leur ingénieuse et plénifiante sexualité ... ne les surprendrait ni les uns ni les autres : ces gens-là sentent, savent qu'ils ont reçu (la grâce) de vivre leur être-homme, leur être-femme de façon sub-lime, c'est-à-dire jusqu'à la limite (seuil, passage, frontière) : ils ont sub-limé la composante "corporelle-physique-génitale" de leur sexualité, en lui faisant opérer une mutation "somatique-psychique-spirituelle". La sexualité s'exerce et par le corps et par l'esprit : les fils et filles spirituels ne sont pas moins fils et filles que les autres. Si les deux vocations-destinées ne s'excluent pas nécessairement, il arrive en revanche qu'elles se conditionnent suffisamment, pour que certains estiment, par eux-mêmes, devoir choisir. Le sexe ne s'ignore pas : il s'assume.

La souffrance, comme toute sensation, est sexuée : l'agonie est sexuée : partant, la mort aussi ! Vivre jusqu'au bout, c'est aussi vivre sa sexualité jusqu'au bout. Et si l'aspect de mon corps, et si l'état de mon esprit ne sont plus ce qu'ils étaient, ma sexualité non plus n'est plus ce qu'elle était. Peut-être fonctionne-t-elle mal : mais elle fonctionne. Désirs, besoins, attentes de tendresse, de toucher et d'être touché. Imagination, rêves, fantasmes : les mêmes exigences s'imposent ! Regard, odeurs, voix : satisfactions apaisantes pour combler le vide qui augmente ! Réserve, pudeur, honte : mortification de n'offrir qu'un corps qui se laisse aller ! La voracité d'Eros est implacable : rien ne peut l'assouvir définitivement ! Feintes, bluff et martingales font qu'il "l'"emporte toujours, jusques au fond du lit de toutes les

affres. Et même quand la vue s'obscurcit, quand la bouche et le nez s'encombrent des acharnements d'une tuyauterie "higt-tech", il restera toujours et l'oreille et la peau, sensibles encore aux stimulations et aux excitations extérieures, sonores et tactiles.

L'Eros, alors, retourne aux origines, à la voix et à la peau des berceuses : il se fait abandon de confiance et de bien-être, dans les mains mélodieuses qui savent "prendre soin" : en satisfaisant, d'abord ! Savoir jouer des ondes essentielles, en longs tracés immobiles, ponctués par les soupirs d'aise qui précèdent le dernier. L'érotisme minimal de la présence, qui, dans le secret perdu des échanges élémentaires, communique à la manière du sonar des liquides primordiaux. Il semble qu'on ne puisse renoncer au plaisir, tellement il est subtil et investit de façons insoupçonnées les pôles de toutes nos décisions, depuis l'avidité jusqu'au renoncement. Quand nous choisissons, même pour écarter, c'est pour nous satisfaire, à un niveau que nous ignorons nous-mêmes la plupart du temps. Quand j'ai donné quelques "intis" (la monnaie péruvienne) au miséreux en guenilles de la plaza Bolognesi, à Lima, je n'ai d'abord pas "admis" qu'il s'offrit un gobelet de "chicha" (une espèce d'infâme d'aguardientes) ; et puis, dans un second mouvement, je dus reconnaître qu'au cœur de cette profonde et durable misère, le plaisir d'une seconde était bien plus désirable que l'apaisement momentané et dérisoire que pouvait offrir une "empanada" rance (sorte de beignet à ... n'importe quoi !). De même, la sexualité a "ses" raisons ! La femme délabrée qui se farde, et se peigne, et se parfume, dans des coussins qu'elle aura demandé de bien vouloir rafraîchir, n'oublie pas qu'elle est "femme" ! L'homme qui se rase, ou se fait faire la barge, quel que soit l'inconfort de l'opération, l'homme qui s'asperge encore de quelques gouttes d'after-shave, en demandant qu'on veuille bien lui changer sa veste de pyjama, n'oublie pas qu'il est "homme" ! Stratégie d'une séduction degré zéro ? Peut-être ! Mais pour repartir de zéro, précisément, il faut le vouloir ! Dans ces circonstances, le "paraître" se révèle l'adjuvant de l'"être", et le "ravalement" aide à "tenir mieux" !.

A qui celui qui part s'est-il risqué à raconter un rêve "érotique" ? Ils ne sont pas nombreux, les confidents de ces nuits "criblées d'étoiles" ! Car le rêveur sent qu'il ne convient pas (?!), dans "ces" circonstances, dans "son" état, et à "son" âge par dessus le marché, qu'il se permette encore ... Quoi, au fait ? D'être un être humain à part entière, tout simplement : avec une sexualité, bien affaiblie peut-être, mais encore suffisamment conséquente, pour que ses nuits soulèvent encore leurs voiles ! L'entourage est gêné, au moins dérangé ! Il ne s'attend pas, en ces lieux, - où malgré tous ses louables efforts pour continuer à espérer, la mort s'impose à sa conscience, l'entourage est "surpris", - et d'une certaine façon "choqué" comme par quelque chose d'"obscène" ! – que "ces" exigences se rappellent encore à lui ! Comme il est décontenancé, chez un enfant qu'on n'a pas vu grandir, que "ces" mêmes exigences, - parce que ce sont les mêmes ! – se réveillent déjà ! L'évidence, - conditionnée, - serait que seul l'adulte bien portant, producteur et rentable, est susceptible de remplir, comme il convient, ces "contrats de nature" ! Mais l'espérance de vivre fait partie de la vie ; et vivre, c'est vouloir et pouvoir vivre "par tous les bouts" : plus ou moins par l'un ou par l'autre. Mais théoriquement, par tous ! Ce "scandale", en fait, renvoie chacun à sa propre finitude : la "fin" proprement dite, semble passer par "là". Peut-être est-ce pour cette raison, que des personnes que nous connaissons sont "déjà finies" : ayant nié la réalité de leur sexe, elles en sont "mortes" !.

Faire reculer et s'effondrer le front de la douleur, des souffrances : le mal de souffrir ! Utiliser toutes les drogues pharmaceutiques, chimiques, électroniques ! Ne négliger aucun test de symptomcontrol ! Analgésiques, antalgiques : mobilisation générale pour traquer la "bête immonde" ! Que les soins de confort adoucissent les immobilités : que tous les plans anti-escarres soient déclenchés ! Que tous les kinés combattent les ankyloses sourdes, cinquième colonne superactive de toutes les paralysies, ou presque ! Sauvons, - rendons sauf, - le corps, pour que l'esprit poursuivre son œuvre d'humanisation : s'interroger, savoir, se rendre compte, penser, sentir son esprit saigner, en s'écorchant sur l'arrête vive de la conscience ! L'étape du sommet nous sera fatale : mais nous l'aurons gravi ! La seule idée

de pouvoir, si c'est permis, embrasser d'un seul coup d'œil de l'âme, - depuis le dernier balcon de la dernière ascension, - le panorama formidable d'une existence déroulée à corps perdu, couronne, d'une joie trempée dans des forges impossibles, l'issue enfin désirée de cette ultime lutte !

L'Eros qui gonfle les lèvres et les poitrines des gisants extatiques du Bernin dans les églises baroques de Rome ; l'Eros qui jubile dans les vocalises des cantates de Bach aux orgues de Lzipzig ; l'Eros qui soulève les pieds des poème torrides de Thérèse et de Jean dans les couvents d'Avila, de Tolède et de Salamanque ... est le même que l'on peut souhaiter à celui qui s'en va ! C'est l'Eros off-shore, celui qui aide à basculer et qui signale qu'on bascule : Eros de la douleur convertie, qui trouvera la paix dans la joie "du" mourir ! La paix : par cette douleur pour cette joie ! La mort mystique est d'essence "érotique" : pourvoir, apprendre !.

Ainsi, dans le temps déjà, nous re-tenons de l'homme ce qui est capable de l'émouvoir : c'est-à-dire de le faire sortir de lui-même. La beauté touche, déplace l'homme : elle le rend ouvert (aperto, abierto : v.p.b., bilabiales aux effets secondaires importants !) à et pour "autre chose" ! Propriété spécifiquement humaine de passer des seuils de conscience par l'expérience toujours plus fine de sa condition ! Et cette condition fondamentalement est une ambivalence irréductible qui sert de base aux rapports qu'entretiennent le désir et le plaisir, incompatibles et dialectiquement nécessaires : le désir suscitant le plaisir, et le plaisir débilisant le désir. Eros, le désir, phagocyté par le plaisir, Thanatos, qu'il engendre et qui le tue ; le plaisir, Thanatos, qu'il engendre et qui le tue : le plaisir, Thanatos, ne pouvant se consommer qu'en stérilisant son géniteur ! Réalité à la fois primordiale et mortifère : et parce qu'elle préside à l'ordre des choses, et parce qu'elle porte la mort avec elle. C'est contre cette réalité que l'homme butte, quand "ce qui se passe" est "significatif" pour lui, quand il sent que "l'événement" le "déplace" et fait qu'il ne se comprend plus de la même façon avant et après, tout en ne pouvant plus désormais se comprendre sans "cet" événement-là ! Le Temple d'Athéna de l'Acropole d'Athènes, la Pietà de Michelangelo à Saint-Pierre de Rome, la Tempesta de Giorgione à l'Academia de Venise, le duo d'adieu de Poppée et de Néron à la fin du premier acte du couronnement de Montaverdi, l'aveu de Phèdre chez Racine et l'adagio de la Vè Symphonie de Gustav Mahler ... par exemple ... quand l'œil, l'oreille, la main ... le cœur, l'esprit, l'âme ... quand Eros et Thanatos ... se trouvent "en présence", ici ou ailleurs, l'é-motion qui naît, frappe comme un poignard, une foudre, un ventre : dans l'éclair du plaisir-bonheur-extase fuse, au même instant, la fatale et imparable piqûre de la "tristesse du fini" ! La capitale de cette douleur, - cette capitale de la douleur, - est le kilomètre zéro de notre chemin d'homme et de notre chemin personnel : "Je sais, - parce que je le sens, - qu'elle se trouve "quelque part". Je ne sais pas quand, mais quelqu'un en a posé la première pierre : je ne me souviens plus qui ! Je n'y ai pas encore accédé, mais j'en reçois des signaux : cette douleur encore intouchée va, d'un coup peut-être, être touchée par cet autre en chemin à la rencontre de la sienne". Douleur-signal, elle indique l'endroit originaire où la mort, toujours prête, attend chacun pour l'aider à reconnaître un jour le primordial de sa fin ; douleur symptôme, elle témoigne quand meurent en chacun beaucoup de "choses" qu'il croyait nécessaires et auxquelles il "s'était attaché"; douleur-matrice, elle habilite au détachement, et à "partir" sans attachement. Cette douleur invite à écouter, en écho de ce que l'autre dit, la parole qui attend en chacun ; elle invite à voir, dans la perspective de ce que l'autre vit, le chemin qui s'ouvre devant soi. Parole et chemin de com-passion, qui guérissent chacun de sa cécité et de sa surdité.

Livres des Morts, Bible, Bhagavad Gita, Popol Vuh ... : capitales parturientes de notre humanité, traditions génitrices de nos paroles, dont ces mythes entretiennent et l'image et l'écho, dans les méandres phylogénétiques de notre cortex cérébral ! Partir, c'est se hâter vers l'origine ! Celui qui part, commence à distinguer ce qu'il dé-couvre en le re-connaissant. C'est pourquoi son regard nous voit et nous dépasse, et que sa voix nous parle et nous dérange : nous invitant à re-trouver notre capacité proprement humaine d'être ouvert à une expérience "autre" !.

INTERMEDE

OBJECTIFS

L'une des tâches proprement humaines consiste, à n'en pas douter, à **GERER L'IMPREVU**, ou, plutôt, c'est en **GERANT L'IMPREVU**, que l'homme a l'occasion de se découvrir proprement humain, c'est-à-dire, entre autres : **DEMUNI, LUCIDE** et **COURAGEUX**.

La mort de l'autre, - de l'autre quelconque – la mort d'un homme qui me fait face, confère à l'homme que je suis, au cours de notre rencontre précaire, la responsabilité d'intervenir dans un événement aussi imprévisible que provisoire, qui me surprend dans mon dénuement, exige ma lucidité et m'exhorte au courage.

Devant la personne qui part, je ne suis plus "sans qualités !". Je "vois" soudain, là où c'était opaque ! Mon être prend un poids que j'avais sous-estimé ; mon cœur se réchauffe d'un désir neuf ; et mon esprit infirme se remet à marcher. Comme si "celui qui part" me laissait de la place où je découvre un "poste" inédit et qui m'est destiné ... Je me mets à reconnaître mes chemins : les visages et les bruits de la maison, le vieux fauteuil dans le salon, et le gâteau de fête, toujours le même. Mes souvenirs s'ordonnent dans la procession de la mémoire et trouvent peu à peu leur sens dans les paramètres du temps : les chagrins et les joies, les espoirs et tous les abandons montent la rétrospective du voyageur de ma vie. J'apprends à lire toutes les écritures sur ma peau, où les surfaces vierges ne me renvoient aucun écho : et voilà que je pleure des mains qui ne m'ont pas touché, ou d'autres qui m'ont écorché et grattent toujours certaines cicatrices. Je remonte les fleuves qui m'ont emporté. Et au moment où me fait signe encore celui qui part, le spasme incontrôlable qui me vrille, débroussaille en moi d'autres sentiers où résonnent des voix inouïes et qui m'invitent. Je me laisse rouler dans les vagues de la compassion, prêt à quitter mes terres pour cingler jusqu'aux frontières de tous les échos.

Grâce à celui qui part, je saisis les arcanes, je goûte la saveur étrange du mystère, j'entrevois ce qui demeure à jamais caché : le secret du monde m'abrite dans ses creux, son chant me parle. Grâce à l'autre qui me précède, j'accède à l'épaisseur lumineuse et massive du sens, ainsi qu'à ses multiples articulations.

Je me prépare à ne plus rien pouvoir : accepter d'être exposé à l'inacceptable, la vie, la douleur, la souffrance de l'autre, ma résistance dérisoire et poignante, et son dernier combat de râles, de révulsions et de sécrétions infâmes peuvent seuls m'instituer le compagnon et le témoin de son dénuement, de sa lucidité et de son courage. A ses côtés, je cheminerai et lutterai avec l'intolérable : nous nous prendrons tous les deux par la main, pour nous ravitailler à tous les magasins des possibles. Nous sonderons nos eaux extraterritoriales, nous jetterons dans les tempêtes du corps et de l'esprit les passerelles des embarquement ultimes, là-bas, au quai le plus avancé, à la faille entre terre et ciel ...

Ah ! l'échappée belle ...!

Je vois bien qu'il n'y a pas de programme. Ma raison en exige un : mais il ne peut pas y en avoir ! Ou alors, si : le délire. Conscient, bien en main, sans bavardage, où la cohérence ne relève pas du discours ordinaire : une tentative d'exprimer quelque chose, un essai de communiquer. Et sans savoir par où commencer, parce qu'apparemment il n'y a pas de commencement : tout semble être toujours en train de commencer. Quand je me mets à vouloir "en" parler, je ne sais plus "qui" parle, tellement "ça" parle en moi et au-delà de moi :

c'est comme si je me mettais à "parler" parce que d'autres ne le peuvent plus et qu'il faut prendre la relève. L'aveu du porte-parole ; la livraison du porte-faix : chargé de parler !.

Pourtant cette parole ne peut être que mienne : on ne parle pas à la place d'un autre. Pourrais-je pourtant prêter ma voix à celui que la peur étouffe, ou la souffrance, ou le désespoir ? Tout en gardant mon timbre, n'ai-je pas DEJA parlé de plus loin, de plus profond, d'ailleurs que de moi ? Discours étrange, sans m'être outre mesure étranger, qui résonnait depuis un autre "point d'ouïe" comme il y a différents "points de vue". Ne me suis-je pas DEJA surpris à "dire", en la reconnaissant, une parole "autre", mais qui "me disait" à moi-même ?

Y a-t-il seulement un mot pour décrire cette parole ! Elle s'apparente, - elle engendre et est engendrée, - à la confiance, à l'aveu, à la complicité, à la sympathie, à la congruence, à l'empathie, à l'intimité, au silence, à l'intériorité, à la méditation ... On peut toujours s'aider du dictionnaire, mais il faut surtout faire appel à d'autres morphologies et à d'autres syntaxes comme la poésie, la musique, le chant, le toucher, la respiration, la mémoire, le rêve, les couleurs et tout le "lait de la tendresse humaine".

Accompagner les étapes ultimes suppose avoir connu ses étapes premières : si la fin a deux faces, celle qui nous fait face renvoie à notre vie. Et parce qu'il est des paroles qui tuent, je souhaite que la mienne aide encore à vivre un possible relais. La main qui caresse un front d'enfant, qui nettoie la plaie qui saigne, qui effleure la joue aimée ou le corps désiré, qui apprête un repas ou court sur un clavier ... cette main qui est la même qui entr'ouvre la porte d'une chambre où l'on meurt. Cette main est une parole. Tout parle en moi et de moi, même si c'est malgré moi : et mon œil et mon corps à ces yeux, à ce corps qui me font face. Et quand j'ouvre la bouche, et si je tends les bras, c'est pour prêter à quelqu'un qui n'en peut plus, le peu, qui m'anime encore et qui nous appartient, d'une vie qui se donne parce qu'elle se reçoit.

Parle-t-on de la mort ? Qui sait ce que c'est ? Même celui qui meurt ne fait que s'en douter ! Si je puis oser une parole, c'est depuis l'endroit où je l'affronte, où nous nous confrontons, où je me surprends à "contempler" la mort d'un autre qui m'interpelle et me met au questionnement. Bannir les conjectures, tolérer tout au plus l'intuition, essayer de "sentir" sans élaborer aucune théorie. Il s'agit de ce qui se passe, au moment où cela se passe : c'est un présent de l'indicatif. Je me trouve en face d'un être vivant, avec lui, à ses côtés, devant lui, loin de lui, près de lui, dans la même chambre que lui, respirant difficilement le même air que lui ... Et cet être vivant qui est en train de rejoindre son ultime rendez-vous ! Examiner l'événement qui se produit : de l'histoire, encore. Un événement historique qui s'inscrit, à sa place, dans une séquence d'événements historiques constituant, ensemble, une vie. Je n'assiste non pas AU dernier acte, - dans une passivité de spectateur - ; j'assiste quelqu'un dans le dernier acte qu'il pose en ma présence, - dans une interaction de compassion. Nous entrons mutuellement dans le champ clos de nos histoires respectives, et je joue un certain rôle dans la fin de la sienne. Je dois "improviser" : la vie s'invente, elle ne se récite pas.

Entre mon partenaire et moi, que va-t-il se passer ? Instant critique entre le rien et quelque chose ! Je peux croire en effet, qu'il ne se passe que ce que j'en perçois, d'autant plus qu'il m'est existentiellement impossible d'appréhender ce qui se produit d'unique et d'original chez l'autre que j'assiste. Pour "comprendre", il faut avoir vécu quelque chose d'irréremédiablement définitif pour soi-même, quelque chose d'inéluctable, avec la conscience physique de l'infranchissable solitude où vous reléguait un entourage qui ne s'apercevait pas que "vous vous en alliez". La solitude de la méprise et du malentendu. Je ne me trouverai jamais que d'un côté de l'"en face" ! Le mien. Et je reste perplexe sur ce que je peux dire et faire : prise de conscience élémentaire de ma limite perceptive. L'autre ne s'invente pas, il se révèle.

C'est d'abord au silence qu'il faut se consacrer pour cette tâche : se taire au dehors et au dedans.

Aucune élaboration rationnelle, aucun système de pensée, aucune construction idéologique ne tient en définitive devant l'inévitable réalité d'un être de chair et d'os, encore animé d'un souffle, dont nous savons, lui et moi, que dans l'instant suivant, il s'éteindra. C'est un événement dont on peut rendre compte jamais : en faire le tour, c'est ne pouvoir le raconter. Le préalable qui s'impose ici, c'est le refus de tout "discours" et la résistance à toute rationalisation : à la solitude, - avec laquelle chacun est obligé d'apprendre à vivre jusqu'au bout, - j'ajouterais la torture inutile des fausses certitudes ! Démuni : voilà comment je me découvre devant l'autre qui a, - peut-être, - besoin de moi.

Le seul et vrai but de l'initiative "palliative" est certainement de tout entreprendre, pour libérer suffisamment de ses douleurs multiples celui qui souffre (symptom-control), pour le maintenir, encore et le plus possible, capable de penser sa vie et de vivre "confortablement" ce qui lui en reste en temps, en qualité, en intensité. C'est en termes de vie que je m'adresse à l'autre : tout autre message relève de la fatalité. Être réaliste, c'est traiter le mal, et même le maltraiter, sans jamais traiter avec lui.

La mort de l'autre, - c'est-à-dire le moment historique où lui doit affronter une situation inédite, - me renvoie, en fait, à l'expérience de ma propre mortalité : d'une façon certaine, en cet événement, c'est aussi de moi qu'il s'agit. Comme une pro-vocation. Comme un apprentissage dans lequel je m'engage, - volontairement, - par le seul fait que j'accepte d'accompagner celui qui meurt. Plusieurs considérations s'imposent alors, qui se transforment assez vite en convictions.

Et la première est une donnée quasi immédiate de la relation nouvelle : le mourant sait quelque chose que moi, je ne sais pas ... encore ! Peut-être ai-je, d'abord, à apprendre de lui ce qu'il sait, ou du moins, à l'appréhender. Oh ! Non pas qu'il va ou qu'il doit mourir ! Ni quand ! J'ai toujours eu ici la certitude qu'ils le savent fort bien. Un faisceau d'indices, reconstitués bien sûr à posteriori, montrent à l'évidence, comment certaines dispositions, remarques ou conversations annoncent symptomatiquement, à qui a des oreilles pour entendre, le départ immédiat. Mais ce n'est pas de ce savoir-là dont je parle ... la vie quotidienne m'apprend que je sais déjà ! Je sais "déjà" que quelqu'un va arriver, que le téléphone va sonner, qu'une lettre m'attend dans ma boîte ; qui ne s'est pas précipité de rentrer, parce que "quelque chose" lui disait qu'il lui fallait être là : et, en effet ! Ici, c'est encore autre chose ... Je dis que le mourant sait depuis un autre côté des choses : il "voit" depuis un "point de vue" auquel je n'ai pas (encore) accès. Et cela s'impose à moi, quand je reste "du" temps, quand j'entre dans la durée de celui qui s'en va, quand je me fais présence. Ne pas parler, ou peu. S'arrêter. Prendre la main, sans s'en emparer. Regarder, sans fixer : comme lorsqu'on "comprend". Tandis que l'autre, sans rien dire, entre insensiblement dans cette communication, dans cet échange non verbal, qui puise son contenu et sa signification dans la présence enfin restituée. Ces échanges de savoirs proviennent de "contrées" insoupçonnées : tellement que la certitude vous gagne, quand l'autre vous regarde, que son regard vous passe au travers, que "çà" regarde encore derrière vous, et non pas qu'il regarde au-delà de vous, sans vous voir ! L'impression d'un rayon laser qui partirait de ces yeux-là qui me regardent et qui, tout en me voyant, m'incluent dans une vision plus globale qui ne peut (encore) être la mienne : parce que je me trouve d'un côté où l'on ne peut voir que ce que je vois. Nous sommes en face l'un de l'autre, et pourtant je me rends bien compte que mon "en-face" n'est pas "comme" le sien. Je suis forcé de reconnaître que son point de vue est devenu son point de vie : il est désormais détenteur d'une vision des choses, de lui-même, et de moi, vision qui suppose une accommodation. En fait, une découverte, un apprentissage, un exercice : une initiation. Comme s'il fallait passer nécessairement par un certain nombre d'étapes de préparation, d'adaptation, de "capabilisation" comme la solitude, le silence, l'immobilité, etc. pour voir, entendre, sentir,

toucher et "parler" d'une autre façon. Sans pour autant verser dans la mystique, et vouloir voir l'invisible, entendre l'inouï, sentir, toucher l'inaccessible : parler la langue des anges !.

Je crois deviner le passage obligé de la souffrance. Mais le lecteur se tromperait qui comprendrait ces lignes comme un éloge de l'angoisse, de la douleur, du mal à mourir ! Je pense à ce capital-souffrance qui, tout en englobant le mal physio et psychologique, se révèle, en cet événement, encore plus vaste et plus terrible, parce qu'il s'impose dans toute sa massivité. Plus lourde que le corps (soma), plus subtile que le cerveau (psyché), l'invasion s'étend jusqu'au cœur, à l'esprit, à l'âme : cette souffrance touche à l'être, elle se fait urgence, elle coïncide avec la condition humaine fondamentale, le temps !.

Le passage de la mort se manifeste comme la dernière interprétation de la vie. Ce mot, - interprète, interpréter, - s'emploie (presque exclusivement) dans les champs de la musique et de la traduction : on interprète du Mozart ; elle est interprète à l'ONU. Et nous savons que ces réalités ont un sens éminemment personnel et irréductible. Au point que le même musicien, le même traducteur, "interpréteront" toujours différemment ce nocturne de Chopin ou ce Sonnet de Shakespeare. A chaque fois que quelqu'un meurt, l'interprétation est différente : comme chaque vie, chaque mort est une œuvre unique. Il n'y a pas de bis ! Quand Franz Liszt "transpose" pour le piano la 3^e symphonie de Ludwig van Beethoven, il "compose" du Liszt : une œuvre pianistique. L'orchestration beethovénienne ne se "transpose" pas ! Avec quelqu'un qui "s'en va", je me trouve dans une relation de duo. Pour ma part, j'essaie de faire vibrer au maximum de ses capacités tous les timbres et les harmoniques de mon instrument. Mais je n'oublie pas que ma partition est celle de l'accompagnement dont la tâche est précise : servir, mettre en valeur, rehausser le "jeu" de l'autre, du soliste, "celui pour lequel on s'est déplacé", "celui que l'on célèbre". C'est lui qui doit "croître", et moi, diminuer ... Le concert sera unique : on ne peut, je ne peux répéter les mêmes gestes, ni l'accompagnateur, ni, encore moins, le soliste. Même s'il s'agit de la même partition, du même "passage" : (La Jeune Fille et) la mort. Ainsi en est-il aussi pour le théâtre : l'acteur qui, chaque soir, prend congé de son personnage, le laisse à la foi mourir, et meurt lui-même avec lui d'une certaine façon. Juliette ni Don Giovanni ne vivront jamais plus comme ce soir, et moi, qui leur ai prêté et mon corps et ma voix, - ma présence -, je meurs à ces "autres moi-mêmes" qu'ils m'ont permis d'être ce même soir. Dans mon interprétation de "la mort de l'autre", je découvre les multiples de ma vie, et j'offre à l'autre qui meurt, la possibilité de me "donner la réplique".

"Il faut prendre la main !" Bien sûr ! Peut-être ! Mais je ne prends pas la main de tout le monde de la même façon. Je ne caresse pas le visage, mais un visage. Toutes les dignités sont possibles, et on peut avoir certaines raisons d'être farouche quand on coule au fond du lit de la misère extrême ... Ré-inventer le geste simple pour être le plus fidèle : ne pas savoir est une garantie d'humilité, la seule attitude mentale authentique. L'odeur, les odeurs, par exemple ! Entrer dans certaines chambres exige une véritable décision : je renonce, parfois ! A la pointe de sa sensibilité, l'autre perçoit le possible recul et il se rend alors inapprochable, inabordable, inaccessible ... puisque, malgré qu'on en ait, on lui a donné à entendre qu'on ne l'acceptait pas "sans conditions" ! Être avec quelqu'un, c'est occuper aussi le même cubage d'air que lui : si je n'entre pas franchement où il vit, il ne pourra jamais recevoir le moindre signe de moi. Comme me faire "pardonner", de pouvoir, moi, me soustraire à sa présence ?

Ainsi, en matière d'interprétation, c'est bien l'expérience (le métier) qui rend performant, et pourtant, je ne trouverai, dans mes réserves ni dans mon arsenal, jamais rien qui conviendra exactement à la situation hic et nunc : je suis condamné à être original, l'improvisation sera ma seule prévision et ma seule préparation. Je devrai sans cesse m'"accorder", trouver l'"accord", être un "accordeur" ... pour les fibres de mon instrument comme pour celles de mon cœur : un problème d'atmosphère, en matière d'hygrométrie comme de sensibilité.

Percevoir ! Indispensable qualité ! Perception d'une très haute fidélité : encore la musique ... Cette qualité, s'acquiert-elle ?

Je serais enclin à supposer qu'on la constate, ou pas, comme une dimension structurellement présente ou absente d'une personnalité donnée : comme le cheveu crépu où la tendance à l'obésité. Si je la possède, en revanche, je peux la développer, et je deviendrai, alors, plus ou moins doué. Si je devais établir chez moi cette infirmité perceptive (ne pas sentir qu'on "gêne", par exemple : à cause d'une "façon" d'être là, de respirer, de sourire, à cause d'une "allure" ... même sans n'y rien pouvoir !), le symptôme en aura déjà été, - pour les autres, plus sensibles que moi -, l'excessif degré de complication (pas de complexité) de la moindre de mes initiatives. Comme jadis, en cours de mathématiques : il y avait la solution élégante, et l'autre. Il se suffisait pas d'être parvenu au "bon" résultat : un trop long détour vous disqualifiait. La "vraie" solution est toujours "simple" : économie de moyens. Obtenir la note moyenne récompensait "honteusement" notre besogneuse bonne volonté, parce qu'elle signalait en même temps notre médiocrité !.

Un esprit scrupuleusement compliqué constitue un sérieux handicap, et difficilement insurmontable : comment pratiquer naturellement l'intelligence des êtres et des choses quand on s'empêtre dans la propre intelligence de soi ? Je me dois, en dernière analyse, d'être honnête avec moi-même : c'est triste, mais tant pis pour moi ! Je n'en supporterai éventuellement que mes propres conséquences, quelque douloureuse que puisse être cette épreuve de vérité sur moi. Je n'ai qu'à penser un instant à l'autre, en face de moi, et qui se meurt : il n'aurait eu d'autre alternative que de me supporter. Me souhaiterais-je la même fatalité ? ... Demeurer quelque temps sur le seuil ... Ecouter ce que me dit mon sixième sens ... Si l'on décide d'entrer, se laisser d'abord informer par tout ce qui "se présente" : l'autre, avec tout ce que j'en perçois, et moi-même, avec tout ce que j'en perçois au moment de cette mise en présence, qui pourra évoluer en "mise en demeure" ... Est-ce que je ne "sens" pas déjà, quoique obscurément, que "cela va marcher, ou non, entre nous ?" Ce qui suit n'est pas facile à analyser ...

A plusieurs reprises, j'ai "su" que cela ne "marcherait" pas, parce que je crois n'avoir pas "aimé" l'autre, dès l'abord. Et il ne s'agit pas d'antipathie particulière. J'ai eu beau me "secouer" : l'impact profond ne faiblissait pas. Je ne l'"aimais" pas ! C'est-à-dire qu'à tort ou à raison, je dois constater l'existence, en moi, de "ce" qui fait une conviction : pouvoir faire quelque chose pour quelqu'un. Cela se rencontre en psychothérapie, en psychanalyse : ceux qui sont "aidés" (soignés ? traités !), - au-delà de l'efficacité des compétences : c'est le moins qu'on puisse attendre ! - Ne sont pas ceux à qui sont dites "les choses les plus belles ou les plus justes", mais ceux qui sont convaincus d'avoir été "aimés" pour eux-mêmes. J'avoue, et je m'avoue, que je ne peux pas aimer tout le monde... Aveu salutaire : pour moi-même, d'abord ; pour l'autre, que j'épargne ; pour la pratique de la relation, qui conserve une humble et saine transparence. A forcer mon art, et en ce domaine, je commettrais une faute, j'induirais en erreur, je ne donnerais pas longtemps le change. Personne n'a tort de ne "rien éprouver" pour un autre, et personne n'a tort de n'exciter chez moi aucun sentiment d'"amour" : ce serait même signaler une tendance dangereusement paranoïaque, que de se croire "obligé", - névrose obsessionnelle de surcroît, - par volontarisme ou par devoir, d'accomplir une tâche pour laquelle d'autres (dans l'équipe, le groupe, le métier ...) peuvent très bien, et même mieux, convenir. Autre lieu d'exercice d'une positive humilité : nous ne sommes pas les femmes/les hommes de tout le monde. En dépit de tout "psychologisme" et malgré toutes les réelles quoique inconscientes motivations profondes de la plupart de nos affects, il n'en demeure pas moins que les retombées pratiques de la "première impression" imprègnent, plus que toutes les rationalisations, les structures élémentaires de nos relations les plus quotidiennes : que dire, ici, de leur importance dans des relations aussi "exceptionnelles", de par leur caractère et leur situation ! Personne n'aimera jamais sur commande ou suivant un agenda.

Humaniser l'inhumain, ce n'est pas non plus (s') empêcher de hurler devant la mort, et à son approche. Le cri est justifié, légitime, "dans l'ordre" ! Mais une fois le cri proféré, ne pas se contenter de l'imprécation : s'ingénier à faire dysfonctionner une fatalité négative, pour la retourner en stratégie positive ! Je puis toujours "faire quelque chose" du seul côté des choses que je connaisse : celui où je me tiens, celui de ma vie. La connaissance (impitoyable, parfois) de soi conditionnera toujours la qualité d'approche des autres, dans le domaine relationnel. En cette situation, plus qu'ailleurs, étant donné notre "état de supériorité" : nous avons la plupart des atouts, l'autre n'a même plus de joker ! Notre discernement est une de ses chances. Exercice subtilement tactique d'une déontologie de l'accompagnement : devenir à la fois assez lucide et assez honnête sur soi, pour, le cas échéant, s'autodisqualifier. Afin de ne pas faire à l'autre, ce que je n'aimerais pas que l'on me fit ... surtout à mon corps défendant .

M'exercer à apprendre, à interpréter, à percevoir ... pour développer en moi une capacité de "positivité fondamentale". C'est une aptitude, structurellement paradoxale, à considérer et à renverser positivement la négativité objective et factuelle d'un événement : ici, la mort imminente, ailleurs, tout événement mortifère. Cette aptitude suppose, en amont, une structure mentale (aptitudes, comportements, représentations) modelée par une éducation adéquate ; en aval, elle requiert une ingéniosité intellectuelle et imaginative entraînée (discipline, exercice, examen) à démonter les mécanismes de la fatalité, pour leur substituer les dynamismes du vivant. Principalement choisir, - comme un réflexe acquis, à l'instar de l'instinct de conservation, - une logique qui me fait vivre, plutôt qu'une logique qui me fait mourir. La méprise serait de croire que la première creuse le lit de la facilité, du caprice et de la mollesse, alors qu'elle ouvre à grands coups d'exigence, la voie étroite du discernement, de la décision et de l'engagement, c'est-à-dire de l'humilité, du renoncement et de la disponibilité. La logique de mort, celle de la fatalité, sait où il faut placer les pièges du mensonge, faisant passer la résignation pour de la sagesse, le laisser-aller pour du détachement, et l'insensibilité pour du courage ... En tout état de cause, à ne pas choisir délibérément, - on y est "amené" un jour ou l'autre, - de fonctionner positivement dans sa propre existence, on risque de courir à une double catastrophe en face de l'autre qui s'en va en déliquescence, se délabre un peu plus chaque jour et s'échappe à lui-même et aux autres, morceau par morceau : l'identification de soi avec l'autre qui meurt (transfert : je me "sers" de l'autre pour supporter mon propre destin), la culpabilisation (déplacement : je suis "responsable"). Ces deux glissements, entre autres, constituent l'humus adéquat pour entretenir nos tendances paranoïaques et schizophréniques.

Il ne s'agirait pas d'aller confondre cette positivité fondamentale avec la "bonne volonté" ni les "bonnes intentions" du genre : "Vous verrez, croyez-moi, ça va aller mieux ... !", avec sourire et geste à la clé. Parce que cela ne peut plus aller mieux : cela ne peut aller que plus mal ! Qu'on ne parle non plus ni de défaitisme, ni d'abandon : le réalisme, même brut, demeure bien souvent un terreau fertile en regains inattendus. Et les illusions, - mensongères par définition, - finissent par démobiliser plus qu'à concentrer les ultimes énergies nécessaires pour traverser, sans l'ignorer, mais sans s'y arrêter, un passage obligé particulièrement dangereux.

Il y a le geste "professionnellement" impeccable : à ne jamais négliger. Et puis, il y a ce qu'outre-Rhin l'on nomme l'Ur-Vertrauen : la confiance fondamentale, primordiale dans la vie, celle que tout être humain est censé "devoir" recevoir, avec le lait d'une "mère" bonne. L'Ur-Vertrauen agit comme une source irradiante, se renouvelant de sa propre irradiation et pénétrant la substance même de la personne dans ses pensées, ses actes, ses attitudes mentales, ses comportements sociaux. L'Ur-Vertrauen procède par contamination et propagation, conférant à la simple présence cette qualité transformatrice et régénératrice.

Chacun peut jouer auprès d'un autre ce rôle de la mère "bonne" : cela ne dépend ni du sexe, ni de l'âge, ni de la culture. Cela relève d'une mentalité "parturiante" : sentir en soi à la fois

cette aptitude, cette envie et cette joie d'engendrer à autre chose, à du neuf, à de l'inconnu, à de l'aventure, donc à de l'initiative, à de la découverte, à de l'espoir. La mère "bonne" ne peut que donner (de) la vie. En entrant dans une chambre devenue lieu de souffrance et de douleur, je veux m'ordonner à relever un défi : reconnaître "réalistement" que chaque existence, - et donc, la mienne aussi, - est stricto sensu "apocalyptique" (elle ne se révèle qu'à nous qu'après coup) et me baser précisément sur ce "mystère non encore révélé" pour aider celui que j'accompagne, à ne pas réduire au martyr qu'il endure, l'horizon de sa vie. Affirmer en même temps que je ne bâtis que du provisoire, de catastrophe en catastrophe et que notre chaos originaire n'a jamais été définitivement domestiqué pour notre plus grand avantage : car ce "dangereux" chaos constitue précisément la carrière même, et jusqu'ici toujours approvisionnée, de nos désirs, de nos rêves, de nos avenir ! Pourquoi les mutations seraient-elles seulement alchimiques ? Pourquoi ce qui nous apparaît comme une douloureuse altération ne recèlerait-il pas, à notre insu (apocalyptiquement), une transsubstantiation de type ontologique ? Je songe souvent au temps de gestation du "fabuleux métal que Cipango mûrit dans ses mines lointaines" !.

Apprendre à articuler : "Tout m'arrive pour que je m'y mesure. Tout m'est donné pour que je découvre en moi d'autres possibles. Tout m'est aliment pour que je grandisse. "Credo de positivité fondamentale et absolue. Education, ré-éducation. Au lieu de "Fais attention !", changer par : "Allez ! Courage ! En avant !". Au lieu de : "Pourquoi pas ? Bien sûr". Avoir peur pour ses enfants : c'est le lot de ceux qui aiment ! Mais que votre "angoisse" ne soit jamais que la preuve de "votre amour pour eux" et non la cause de "leur" incapacité de vivre !.

Entendez ce que vous donnent à comprendre les yeux qui vous fixent : "Si tu portes sur tes épaules tout le malheur du monde comme un bagnard traîne son boulet, n'entre pas, je t'en prie, n'entre pas dans la chambre où je meurs ! Mais si ton cœur est plein de compassion, alors viens, et que tes yeux et que ta main m'aident à avancer, encore et encore. Car je ne veux pas mourir deux fois, en mourant triste ! Je veux ouvrir les bras et les yeux : si je suis fatigué, je te demande de me soutenir dans ma dernière lutte avec ma vie. Tu m'aideras à la considérer pour ce qu'elle est : je la regarderai en face, et je crierai, s'il le faut, mais en restant debout. Je ne veux pas être "abattu".

L'événement de la mort est toujours inaugural. Il implique chaque fois que ces acteurs se ré-évaluent : c'est toujours "une première", et si l'on apprend quelque chose des fois précédentes, c'est de s'attendre à tout. Seul, l'improbable est prévisible, et la liberté intérieure garantit seule la pertinence d'une initiative. Il n'y a pas d'enseignement : on apprend sur le tas. Laissons mystérieux ce qui l'est. Préparons-nous seulement à approcher ce grand mystère, en reconnaissant que nous sommes démunis. Que notre œil, - extérieur et intérieur, - s'exerce à la transparence des êtres et des choses : que sa lucidité nous rende trans-lucides, pour que notre personne ne fasse jamais écho à la parole que nous portons en écho et qui nous est transmise de bien plus loin que nous. Refusons la facilité et le confort des conformistes. Ne nous laissons pas épouvanter par les fantasmes primitifs de notre cortex reptilien. Avançons !.

elle, de tous les bras qui l'ont embrassée, à des titres parfois aussi divers qu'inattendus ! Et si vous voulez bien penser que vous-même avez été attendu(e), regardé(e), embrassé(e) par d'autres ... imaginez les "foules" qui se rencontrent à leur insu lors de "vos" retrouvailles ! L'intimité à deux ? Elle ne peut être que l'aboutissement du processus de dépouillement, de désencombrement, de désappropriation personnelle de toutes les couches "super-structurelles" qui me re-couvrent, pour remettre à jour qui je suis et ce que je suis en vérité (en réalité). S'il s'avère chaque jour que l'on naît, vit et meurt seul, quel avantage que de s'en rendre compte sans défailir de désespoir, et d'arriver jusque là ! De combien d'attentes, de commentaires, d'idées, etc. sur nous et à notre endroit, ne sommes-nous pas les prisonniers, les esclaves, les prétextes ! De quels manipulateurs "qui nous veulent du bien" ne sommes-

nous pas les marionnettes ? les robots ? Peut-être cela nous arrange-t-il d'une certaine façon ! Peut-être sommes-nous décidément trop "raisonnables" !.

En tout cas, en entrant dans cette chambre, à la rencontre de celui qui part ... moi, accompagnateur, j'arrive avec le "peuple" ce ceux qui m'ont "formé", qui m'ont en quelque sorte "conduit" en cet endroit ! J'arrive accompagné déjà, et je "tombe" dans un lieu habité de présences cachées et insoupçonnées, que je ne connais pas, et qui constituent cependant l'air même que je vais respirer, "m'observant avec des regards familiers" !.

Quelle écoute ? Comment parler ? Inventer, dis-je ! Transgresser, s'il le faut : à moins qu'il existe des règles définitives . De quelle rive spontanée vais-je sauter ? Et pour aborder quel pays perdu, inattendu en tout cas, où j'ai, comme il semble, rendez-vous avec quelqu'un en partance ? Quelle force, générée par l'intuition et le courage, va me permettre, s'il le fallait, de me dé-passer pour me sentir "dans le vrai" : le vrai-dangereux, le vrai-scandaleux, le vrai-insolent, le vrai -envié-désiré ! Je le sens, cet accord intérieur qui me permet d'"oser l'au-delà du fleuve", comme Jacob ? C'est que j'ai entendu sonner l'Heure du Loup (Ingmar Bergman), et chanter la Flûte Enchantée (W.A. Mozart) ... Je peux y aller sans crainte du chemin solitaire ... S'il est vrai que l'esprit existe, qu'il souffle où il veut, qu'il vient nous ne savons d'où, et qu'il se rend où ne savons pas, alors les voilà ces "pays perdus", ces "coins reculés", ces "terres inconnues" ... où je vais me re-trouver avec celui qui y part : encore faut-il m'attendre à tout ! Naître à de l'étonnant, en laissant tomber ce qui doit l'être : les langes à épaisseur multiple de mes disciplines socialisées ! Les lieux originaires : voilà ce que je dois viser avec celui qui part mourir. Lieux où sa voix m'appelle et où nous advenons "en même temps", naissant ensemble et chacun pour soi à l'"autre" de nous-même ... Ainsi, celui qui meurt, peut enseigner la vie : par sa souffrance, son agonie et par sa mort, il se fait "rédemption" avec mon "assistance", trans-figurant nos deux existences, en leur permettant d'envisager d'autres possibles ! Main-tenant, nous nous confions réciproquement des existences qui s'achèvent, pour laisser place à ce que nos deux vies recèlent d'"autre" encore !.

Cette attitude mentale, qui tend à renverser entièrement la perspective idéologique de l'accompagnement des mourants, postule que tout accompagnement est dialectique, parce que relationnel, que cela se réalise dans le rapport éducatif, pédagogique, affectif, familial, amoureux, thérapeutique, etc. De nombreuses personnes, qui se préparent à mourir, le sentent fort bien et constituent vite en tandem une initiative supposée n'être qu'"assistance" : vous ayant "convoqué", qu'elle qu'en soit la raison, au-delà de cette frontière où vous résidiez, vous ayant fait atteindre à un lieu inconnu jusque là d'une rencontre d'un "autre" type, ... Ces personnes vous renvoient à votre propre condition démunie, la mémoire, - réveillée, - de votre propre souffrance et ravivée par leur voix. Et paradoxalement, leur mort imminente irradie votre souffrance, la positivant, vous permettant par là même de continuer à vivre, mais autrement. Le croisement de deux grands voyages, au pied du tableau lumineux de tous les départs et de toutes les arrivées, devient le rendez-vous pacifié et reconnaissant de deux trajectoires possibles, libérées de toute illusion. En ce lieu imprévu des vérités essentielles, personne n'est dupe : chacun évalue, avec lucidité et pertinence, combien l'"important" se découvre, dans cet absolu ponctuel de la rencontre, inopérant, inefficace, presque risible si ce n'était humain. Trop humain ! Dans ce face-à-face de la transparence, chacun se re-trouve essentiel, re-dimensionné et re-distribué dans sa vérité propre. Les titres, le succès, l'argent, la beauté, et jusqu'aux espoirs : plus rien ne tient, plus rien ne compte, sinon la qualité exquise de la présence...

Ordre de l'oraison : expérience d'"être", en dehors de tout attribut. L'issue primordiale, inaccessible par les catégories secondaires. Plus ou moins conscients pour l'un et l'autre des partenaires du tandem, la quête est identique : la vérité globale sur soi. Comment supporter de considérer l'image actuelle de soi comme ultime image, sans perdre cœur : comment l'assumer telle qu'elle nous apparaît avec, depuis toujours déjà accordé, le pardon primordial

plus grand que tout mal et que toute vérité ? L'accompagnement de la fin de la vie doit pouvoir rendre capable ceux qui s'accompagnent l'un l'autre, de "tenir" devant cette réalité de soi, sans que sa vision instantanée ne liquide, en leur cœur, l'espérance. "Entrevue" de deux humanités, dans le flash-surprise de leur double foyer, où elles se constatent solidaires et s'accueillent l'une l'autre.

Toute échéance imminente et inéluctable provoque une rupture dans le continuum de l'existence et instaure une nouvelle crise de conscience : l'ultime jauge du temps (combien encore ?), de la distance (tiendrais-je ?), des forces (jusqu'à quand ?), réalisé dans un absolu d'angoisse, où se mêlent entre autres une nécessité obsessionnelle de se réconcilier et la permanente remise en question du doute. Et ainsi, comme la Grande Muraille, ce parcours en tandem traverse tous les paysages imaginables de l'esprit et du corps, mais au creux de chaque vallon, au sommet de chaque montagne, au fond de chaque vallée, le long de chaque rivière, celui qui accompagne se découvre en celui qu'il accompagne, comme en cet Empire du Milieu, dont la Muraille à la fois indique le cœur et délimite la périphérie. En accompagnant l'autre, c'est aussi moi-même que j'accompagne. En tout homme qui meurt, c'est de moi qu'il s'agit !.

Y a-t-il seulement une mort comparable à une autre ? Comment meurt-on ? Comment faut-il mourir ? Peuvent-ils nous murmurer quelque chose, ceux qui n'en finissent pas de partir, semblent s'excuser parfois de traîner encore ! Si déjà l'homme qui a le "loisir" de s'interroger, se surprend devant le vide, s'il ne perçoit aucun écho au cri qu'il pousse, s'il ne voit poindre dans sa nuit aucune étoile du matin ... comment celui qui part en hâte pourra-t-il "s'en sortir" ? Avec les antiques certitudes, les dogmes et les principes qui se prétendaient intangibles et inébranlables ? Désormais plus d'"histoire" : s'il doit finalement rester "quelque chose", ce sera au prix de la liquidation du stock. Jeter par dessus bord tout ce qui dans le fret est superflu, et que l'on conserverait néanmoins en cale tant que la mer est belle et la navigation de plaisance : nous approchons maintenant de Cap de toutes les Tempêtes ! Sauve qui peut ! Adieu dévotions, croyances, rites et credos, médailles et médaillons, amulettes et statuettes. Il n'y a quasiment plus que le corps qui se souvienne : une main sur un front, la brûlure sucrée d'une tisane, l'aveuglement de la première neige, les camélias sous la fenêtre, des notes de violoncelle ... Le cri du premier fils après les fausses couches, mon cri muet le soir où j'ai appris qu'il se droguait : ma mort, déjà !...

Images dérisoires que le cœur fatigué feuillette avec difficulté, déjà ! L'instinct a tiré ses dernières cartouches de conservation et tous les Livres des Morts n'ont rien à ajouter ... Le doute ... S'endormir comme on oublie. N'avoir jamais rien su, n'avoir jamais appris : et tout à l'heure, c'est l'examen !.

Dans les dernières séquences, le son est souvent coupé. Mais si celui qui accompagne a appris à écouter le silence, il pourra entendre celui qui part se dire : "La main qui tient la mienne sent que je ne vois plus rien ; la moiteur chaude de sa paume est le seul endroit qui me reste, où je veux calfeutrer ma détresse. J'ai besoin de me reposer un instant : pourvu que sa main ne me serre pas trop, je puis à peine respirer. Cela m'étoufferait : et j'ai encore quelque chose à tenter ... Je n'ai jamais aussi proche de mon avenir : je vais l'appeler, je veux lui demander de se hâter. Juste un signe, qu'il arrive ! C'est bientôt l'heure, de toute façon ! ... Je sens que ... Oui, on me regarde . Je crois même que ... Oui, on m'appelle ! Il faut que je réponde que je suis toujours là, et que j'arrive ! Ah, que je voudrais ouvrir les bras ! Aidez-moi à ouvrir les bras ! C'est tout ce que je peux faire : c'est tout ce qui me reste de ce que j'ai appris ! L'enfant que j'ai été n'a rien oublié, lui ! Viens, réveille-toi, petit garçon, petite fille ! Dis-moi que tu ne m'a jamais quitté ! Je te laisse à nouveau prendre la tête : je te suivrai et je répéterai les phrases tutélaires. Si c'est toi qui les prononces, elles reprendront leur sens, le seul dont je veuille ici me souvenir ! ..." Echos d'une cantilène intérieure, communication d'une présence qui ne peut s'épancher qu'en accents de silence. Rien de notionnel, de rationnel, de cérébral : juste le vagissement d'une âme !.

Aucun doute ne rétorque aucune démonstration : mais d'abord sa reconnaissance. Peut-être qu'alors s'éclaircit un peu l'horizon. A la détresse ne se substitue aucune consolation : mais d'abord la compassion. Peut-être qu'alors renaît un frêle espoir. La révolte, ici, ne se mate pas : elle s'embrasse d'abord ! Car, en cette occasion, bien malin celui qui comprend quelque chose à ce qui lui arrive !.

II - ETATS D'ARMES

Le dedans et le dehors

Résistances : de toutes sortes et toujours ! La chose que nous sachions faire le mieux : dire non, nier, s'opposer, refuser. Ce qui est loin d'être uniformément négatif. Résister peut être positif. Je cite ces catégories, - négatif/positif, - pour les écarter d'emblée. Je parle d'autre chose : de ce qui ne se laisse pas réduire, de ce qui demeure inamovible, indélébile, indéradicable. La résistance comme "bien immeuble".

Dès le début, et jusqu'à la fin, dans les phases inaugurale et terminale de notre existence, depuis la "lutte pour la vie" jusqu'au dernier combat de l' "agonie", nous devons traverser le spectre entier du sur-vivre. Par un bout ou par l'autre, depuis la chute dans le temps, l'humain de l'homme débute dans les cris et le sang et se perd dans les horreurs muettes de tous les anonymats. Entre les deux, nous résistons à la dureté des temps, nous ménageant pour des temps meilleurs. Résistance aux aguets : dynamique, ingénieuse, intelligente, industrieuse. Une résistance de guerre. "Demain est un autre jour, et ce jour sera le nôtre !".

Le réalisme brutal, mais objectif. Une espèce de courage animal, élémentaire, primitif. Celui des rescapés d'Auschwitz-Birkenau et de Bergen-Belsen : endurer, se durcir, préserver le minimum d'humanité en soi, appliquer la loi du plus fort, ne faire confiance à personne, s'isoler, régresser jusqu'aux circonvolutions reptiliennes du cerveau, redevenir serpent, rat, cafard. Manger ...

Alors, re-devenir un être humain, quelle tâche ! Une re-création, peut-être ! Bruno Bettelheim l'a tenté avec les enfants que la résistance totale avait transformés en "forteresses vides" : à ce point imprenable, la redoute a tourné à l'autisme : le corps était "sauvé", ce fut au prix de l'âme ! Un autre, pourtant, Alexandre Soljenytsine, a su aménager son goulag en archipel de mémoire, apprenant "par cœur" l'insoutenable précarité de leur vie : rescapé, Alexandra "récita" à sa femme les 800 pages de sa résistance ! Mais voici venir le temps de la résistance neutralisés par les professionnels des "mourning salons", ces antichambres mortuaires, dont le génie US se fait le promoteur et qui rappellent, en fin de course, les "wedding chapels", les offices matrimoniaux, de Las Vegas, pour les "couples" qui aimeraient re-partir à deux.

De la résistance ou de l'angoisse, laquelle est le symptôme, laquelle est la cause ? L'angoisse : réalité massive comme une avalanche, ardente comme une coulée de lave, Gorgone brûlante et glacée de notre double peur, de vivre et de mourir. Bicéphale : tournée vers l'arrière et vers l'avant, vers l'aval et vers l'amont, vers l'origine et vers l'aboutissement, vers soi qui commence et soi qui finit. Signal dys- fonctionnel de notre "être -au-monde", alerte d'une grande menace, témoin de ma fondamentale pauvreté ... Je ne sais plus, et j'imagine, à partir de toutes mes peurs accumulées ; je trouve un recours en fuyant vers l'avant, en accélérant ma course ... L'escapade, la bascule, le décrochage ... Nul territoire ne résiste à cet envahisseur protéiforme : intellectuel, moral, philosophique, psychologique, religieux. Toutes les issues de secours se révèlent vite être des culs-de-sac. Fragilisation de l'esprit qu'affectent de manière disproportionnée le malheur, l'injustice et l'absurdité du monde. Vision déformante des êtres et des choses, les connotant de valeurs qui virent toutes finalement à la peur, au désespoir, à la mort. "To be or note to be ... To sleep, perhaps to dream ... To sleep, to die" : l'angoisse est certainement le plus sûr glissement

progressif vers la mort. Dans un des premiers films "noir et blanc" d'Ingmar Bergman, "La Prison", l'héroïne se demande si elle ne fait pas partie du rêve insensé d'un fou, et si ce fou, en se réveillant, n'aura pas honte de l'avoir enrôlée de force dans ce rêve infâme : ce qu'elle ne saura jamais, n'étant qu'un personnage issu de nulle part ! "La vida es un sueño !", nous dit Lope de Vega : je ne serais que la créature extravagante d'une histoire qui ne se passe même pas ! L'existence est un leurre, dont seuls la glue résiduelle constitue la réalité : je suis pris à un piège qui n'est rien d'autre que l'idée que je m'en fais, et qui m'étouffe ... alors que je n'existe pas !.

Un discours procède d'une "logique" de démente lucide : la réalité fantasmagorique qui la fonde, renvoie à un vécu à la fois obnubilé par un filtre déformant et diffracté par un kaléidoscope dérégulé. Le syndrome a envahi totalement le champ existentiel. C'est le règne de la métonymie : la partie étant prise pour le tout, l'angoisse "sélectionne" un objet de fixation, qui, comme dans l'élaboration fétichiste, va concentrer une force symbolique hypertrophiée qui ne "dé-bouchera", qui n' "ouvrira", qui n' "initiera" à rien d'autre que l'objet lui-même : cette concentration d'énergie génèrera alors un "fantastique" enfermement, dans lequel l'expérience, close sur et en elle-même, ne profite à personne, encore moins au sujet qu'elle épuise inévitablement et fait basculer insensiblement mais sûrement dans la dépression, le mutisme, la réclusion.

Dépression, mutisme, réclusion : voilà le plus souvent ce que je découvre dans cette chambre où a été installé en "stand by" celui qui va partir incessamment. Et cet état est activé par la proximité d'une confrontation "inévitabile" avec notre destinée historique individuelle. Pas seulement notre histoire personnelle, pas seulement notre "vie", ma vie : mais le fait brut que je suis un être historique, voué par condition, - la condition humaine, - à la dérive du temps. Je me "surprends" concerné dans ma propre vie par celui qui meurt : dans la mort de l'autre, c'est aussi de moi qu'il s'agit. De ma précarité, du temps qui me reste à vivre, de ma dimension historique : et, par conséquent, aussi de ma mort. Il y a eu un commencement de moi, il y aura une fin de moi. Se profile alors le sky-line dessiné par toutes les sagesses de tous les livres sacrés, imaginées par l'homme pour se saisir en continuité entre le temps et la durée. Peut-être est-ce là le "moment", - cette rencontre entre "lui qui part désormais" et moi "qui reste encore", - qui devient le "théâtre réel" de vérification de toute l'expérience humaine accumulée jusque là : qu'est-ce qui "tient ?" Empalé par le doute, chacun se recroqueville autour du minimum vital : réflexe de conservation animale ...

Faut-il que je m'étonne de mes frayeurs ? Elles sont autant d'indicateurs pour ma gouverne personnelle. Les inconforts domestiqués me maintiennent éveillé, et m'apprennent à ne pas me contenter de la facilité. Seul, au fond de la scène, d'où je ne distingue même pas ni le "trou" du souffleur ni la "fosse" d'orchestre ..., ébloui par la "rampe" impitoyable des sunlights, derrière lesquels "les autres" restent à supposer ... la gorge et l'esprit noués par "un trou de mémoire", il me reste l'horreur pour seule compagne, puisqu'à ce moment-là, puisqu'à ce moment-là, le ciel lui-même se fait ...

Quelle "parole" oser ? Pour qui "parler" ? Où puiser le type de courage m' "habilitant à voisiner l'horreur ?

Un exercice de toute l'existence : Montaigne nous dit que vivre, c'est apprendre à mourir. Chaque jour un peu plus, chaque fois un peu mieux. La grande errance de cette aventure, - quand le navire doit se dé-lester et le pèlerin abandonner son bagage 'impedimentum, en latin : ce qui empêche d'avancer), - est une succession de détachements, de morts quotidiennes dont nous jonchons la route. Nous nous rendons nécessairement compte que nous "dé-cédons" (échappons) chaque saison à quelqu'un, à quelque chose, à une occupation, à un plaisir, à une relation, que sais-je ... Nous sommes rarement prêts à "dé-céder" de nous-mêmes, non pas que nous soyons de mauvais élèves : dans la propédeutique de la vie, nous restons, tous et très longtemps, des élèves inexpérimentés !

C'est comme pour apprendre à parler la langue de l'horreur pour pouvoir négocier avec elle : cela demande du –temps ! Et nous n'aurons jamais fini d'apprendre, car l'horreur parle toutes les langues, et, très souvent, elle en parle plusieurs à la fois ...

La conscience froide ou chaude que nous devons "finir" : voilà le fond du lit de notre angoisse. "Cette méchante nuit, passée dans un méchant hôtel" génère l'épouvante ... Qu'on pense ce qu'on voudra de lui, Don Giovanni parvient à serrer la main du Commandeur, de l'Homme de pierre qu'il a invité à dîner. Il fait : et qu'il doit y aller tôt ou tard, et qu'il n'en reviendra pas ! Courage ou défi ? Sursaut de dignité ? Il s'y rend volontairement ! Quand Lazare en revient, lui, on ne lui fait plus rien dire ! Y-a-t-il des réalités qui échappent à la description et aux statistiques ? Peut-être de la même façon que "ce qui arrive" échappe aux transformations de la légende qui s'en nourrit pourtant ! Sinon, comment pourrions-nous vivre "de" et "sur" notre propre passé, devenu pour nous-mêmes une véritable légende ? Quand les "vieux" s'en vont racontant ce qu'ils ont vécu, leur récit résonne plus épiquement qu'historiquement ! Alors, au fait, que reste-t-il de nous ? Rien ? Tout ? Il reste l'être, qui a fait que nous sommes devenus celui que nous sommes maintenant, et qui est en train de le raconter à sa manière : depuis son point de vie. Notre mémoire raconte en fait notre transformation et nous présente tel que nous sommes désormais.

Lazare en revient. Don Giovanni y va. Il semble, apparemment, qu'il faille en passer par là. Démarche initiatique qui mobilise toutes les résistances et déclenche tous les mécanismes de défense. S'initier, c'est avancer sur une voie balisée, et dé-céder, c'est-à-dire laisser la route suivie jusque là. Rites, arcanes, mystères nous indiquent la direction, au fur et à mesure ; on se confie au soin du maître, du guru, du staretz tout le long de notre séjour dans le temple, la caverne, le monastère.

Nous constatons qu'habituellement c'est la vie qui oblige à dé-céder : s'y décider suppose qu'on s'y entraîne ! Avant d'y être forcé sans préparation. S'exercer à dé-céder méthodiquement. Et d'abord "faire retraite" : se déplacer, mettre de l'espace et du temps de soi aux êtres et aux choses, ne plus parler, faire le vide, s'enfouir, se réduire, disparaître. Ensuite, "articuler le monde" : affiner la perception, identifier les phénomènes, interpréter les événements, assimiler le sens ; puis, "s'ordonner" : à une instance, à une règle, à un principe, pour renoncer à l'initiative, au contrôle, à l'appropriation et afin d'accéder à la "vacance" intérieure, à l'"indifférence" positive, à la "disponibilité" inconditionnelle. Enfin, "transgresser les limites" : oser parier sur l'existence plutôt que sur l'absence de perspective, et il-limiter le langage en communication sans l'arrêter à la cacophonie, le temps en continuité sans le perdre dans le néant, l'espace en expansion sans le réduire à la totalité, la souffrance en croissance sans l'aliéner au mal, la mémoire en présent sans la condamner à n'être plus, le récit en célébration sans le disqualifier comme fiction, la peur en foi sans la mépriser comme faiblesse, la mort en interrogation sans lui refuser de réponse à priori !.

Tout serait-il nécessairement fatal ? L'existence devrait-elle se réduire à "une conscience triste sous le soleil ?" Pourquoi la mort éteindrait-elle la lumière ? Résister pour vivre, oui. Mais pourquoi résister à la vie ?.

Compatir, souffrir avec celui qui meurt : c'est cela, accompagner. Peut-être la tristesse ne signale-t-elle qu'une absence de courage ! Entre "lâcher prise", - qui est une décision, - et "perdre prise", - qui est un échec, - se déroule, peut-être aussi, "l'aire de jeu" entre la paix et la peur.

LE CONSEIL DE REVISION

Après toutes les considérations utiles et nécessaires, la froide honnêteté aboutit au constat suivant : en définitive, on n'a jamais que soi-même ! Et il ne faut voir dans cette déclaration aucune "profession de foi égocentrique", mais la simple déduction pratique, appliquée au domaine où nous évoluons, du : "Aime ton prochain comme toi-même !", c'est-à-dire : "Aide, assiste, accompagne ... l'autre, comme (tu t'aimerais, assisterais, accompagnerais ... toi-même !". Que l'on aime l'autre au point de l'aider, assister, accompagner ; ou qu'on l'aide, assiste, accompagne ... et qu'on finisse par l'aimer, dans les deux cas la référence reste celui à qui s'adresse le conseil. Et la question devient alors : comment m'aider moi-même et finir par m'aimer. C'est ainsi dans cette mesure que je pourrai aider, assister, accompagner ... aimer l'autre. En face de celui qui meurt, c'est encore à moi que je suis renvoyé.

S'il est vrai que la vie que nous menons, est conditionnée par toutes sortes de facteurs, appartenant au dehors et au dedans, le plus déterminant d'entre eux me paraît être notre santé intérieure : et une bonne santé est indispensable pour accomplir ce travail de compagnonnage existentiel. S'en remettre à la velléité, - comme ailleurs à la bonne volonté, - promeut une attitude mentale aussi irresponsable que pernicieuse, qui ne pourra, d'autre part, répondre de rien, et ne transmettra, d'autre part, que les miasmes de sa propre mauvaise santé.

Notre être profond, - notre personne essentielle, - se situe au carrefour de notre héritage génétique et de notre capacité à l'exploiter. C'est un véritable travail, avec tout ce qu'il implique de volonté, de méthode et d'engagement. Un travail sur soi : je suis à la fois la terre et le travailleur de la terre. Le mental se sculpte, comme les statues, dans les matériaux les plus divers, les plus nobles comme les plus humbles. On se fait l'âme, comme on se fait la main : en pratiquant. la vie intérieure est un exercice.

D'ailleurs, les exercices sont multiples en ce domaine et dépendent des sensibilités. En voici cinq, qui peuvent constituer un humus favorable à la secrète éclosion d'une unité intérieure.

Cultiver la patience, qui est la capacité non seulement de supporter longtemps, mais de souffrir proprement. Pour en évaluer l'ampleur chez soi, il suffit de considérer des "choses" comme le linge souillé, l'odeur et les odeurs, le "spectacle", l'atmosphère inconfortable, la sensation physique du temps perdu, le sentiment du dérisoire et de l'inanité de toute initiative : l'inutilité ... Cette patience consiste à renoncer à certains critères d'efficacité et de performance qui ne valent pas en ces lieux. Com-pâtir, mourir avec ... Et cette part où chacun meurt, jour après jour, varie suivant la personne et le moment : mort multiple que les circonstances s'ingénient à re-susciter sans cesse. Il m'a semblé, parfois, m'asseoir à mon propre chevet, tellement inévitable surgissait la nécessité du "sacrifice de moi", comme seule adéquation à l'urgence de l'instant. Ce "mourir -à-soi" n'est pas à confondre avec la soi-disant vocation au martyre, l'obsession masochiste et le complexe de culpabilité : il relève d'une décision libre et volontaire devant la souffrance et d'une responsabilité personnelle dans la solidarité humaine. Ni un châtement ni une drogue. Une action. Mon action.

Cultiver le silence, qui est la capacité non seulement de se taire, mais de communiquer sans paroles : être "présent", quand on "est là". Quel bruit, quels bruits en nous, et nous devons donner le change, en faisant croire à notre présence "active" tandis que notre imagination vagabonde ailleurs ou que notre esprit est tout à nos affaires, loin de l'autre qui part !

Silence: refuge des grands mensonges, "points de suspension" de la communication, bavardages "muets" et qui excluent plus sûrement que des logorrhées ! Et notre vacarme intérieur retenti parfois si fort, qu'on croit entendre distinctement claquer les portières de nos fuites ... Attitude grave et lourde de conséquences : on gaspille, on détourne, on vole de la présence. Faux et usage de faux. Et l'autre qui part est encore plus seule que si nous n'étions physiquement pas là ... Le silence, - ce silence à cultiver, - est le sacrement d'une parole qui vient du plus loin et qui s'adresse à notre réceptivité pure : l'exercice consiste à se rendre capable de capter sur des longueurs d'ondes inusitées, des messages à déchiffrer avec les codes de mondes insoupçonnés. Ces mondes, nous y vivons déjà, celui qui part et moi-même qui suis là : son avantage est qu'il y est déjà plus sensible que moi. Si je l'"écoute", peut-être saura-t-il m'en murmurer des bribes ... Et si je me révèle inapte à ce silence et à cette écoute, que je ne reste pas : on ne m'en voudra pas puisqu'on ne m'a jamais demandé de venir !.

Cultiver l'humilité, qui est la capacité non seulement de "ne plus savoir", mais de l'admettre sans renoncer à agir pour autant. Même parfois (souvent) ne plus savoir pourquoi on est là. Plus que le "simple" sentiment de mon inutilité. Je sais que je dois être là, j'y suis, j'assume d'y être : mais je me découvre démuné ... Pas la panique, non plus : le désarroi plutôt ! Le désarroi des jeunes mères qui ne savent pas ... avec leur enfant nouveau-né ! On ne sait jamais ! Le premier enfant, on l'élève "en apprenant" à l'élever : avec les suivants, on "sait faire" d'une certaine façon. Toute expérience "première" est importante surtout parce qu'elle est la première et qu'elle est guettée par le n'importe comment ! Personne ne sort indemne des premières fois : et comme on ne meurt qu'une fois ! ... L'humilité s'apparente à une sagesse qui nous met dans un état paradoxal de passivité active. Passivité : car toutes nos – facultés de perception, d'observation et de réception sont "maintenues" en alerte permanente et tous azimuts, pour "capter" toutes les "informations", d'où qu'elles viennent et de quelque ordre qu'elles soient. Active : car notre esprit, notre intelligence, notre volonté et notre cœur traitent toute cette information pour en décoder le sens et élaborer les réponses les plus adéquates aux stimuli perçus, sous formes d'attitudes mentales, de comportements, gestes, critères, valeurs, etc. que chacun assumera comme siens. L'autre qui part sent bien le dénuement de celui qui l'écoute : il se reconnaît lui-même, dans son propre dénuement devant l'échéance. Il me tend autant sa propre main, que je suis prêt à lui tendre la mienne. Ici l'accompagnement s'articule au-delà, en deçà, ailleurs en tout cas, que dans l'arsenal des certitudes fonctionnelles, et la seule aide à offrir est cet élan vital qu'un homme transmet à un autre homme, dans l'anonymat redevenu premier, de la solidarité originaire.

Cultiver la quiétude qui est la capacité non seulement de n'être ébranlé par rien et de reposer en soi, mais aussi d'irradier la sécurité et de pacifier l'entourage. Cette tranquille et souveraine sérénité au milieu des aléas et des vicissitudes de l'existence quotidienne, exige un particulier entraînement et une non moins particulière constante. Elle constitue certainement le fruit le plus exquis de cette positivité fondamentale évoquée plus haut. Puissance de discernement de tout ce qui est relatif : quasi la majorité du "monde" ! La quiétude s'apparente ainsi à la claire vision que si tout peut paraître important, si peu, en fait, est essentiel et procède à une rectification permanente (et quasi automatique) des axes et des références d'évaluation, pour ne pas confondre le "centre" avec la "périphérie". La quiétude éduque à devenir l'élève docile du temps sans qui rien de durable ne se construit : si elle est opiniâtre, c'est sans effort, car elle n'attend rien, s'attendant à tout. Elle a appris beaucoup, partout et de tous ; ce qu'elle a retenu, au crible de son discernement, elle l'a fait sien, au point d'une parfaite assimilation. Et si elle "donne l'air" de faire ce qu'elle veut, c'est qu'elle s'est entraînée à "vouloir" ce qu'elle fait et qu'elle doit faire. Elle génère autour d'elle des champs d'attraction de type électrique et magnétique ; son contact est bienfaisant : il détend et console. Elle ne confond pas le moelleux et le moi, le discret et le fade, le doux et le faible : la quiétude est une conquête âpre de l'exigence, de la discipline et du devoir. C'est au prix de la quête de l'essentiel, que l'inutile peu à peu disparaît, pour laisser la place à de grands espaces, où les avantages de la perspective donnent aux événements, aux choses

et aux êtres leurs dimensions réelles, celles des existences éphémères, et dont la nostalgie parfois trouble l'âme, sans affecter jamais la saveur d'essentiel qui donne au "peu" qui reste, le goût anticipé de la durée.

Cultiver, enfin, la conviction, qui est la capacité non seulement de s'ancrer dans du solide, mais de dynamiser sa vie. Elle relève d'abord de l'ordre des batailles : elle s'emporte ! Elle est le sol conquis sous les pieds du vainqueur, elle est stabilisation de l'errance, elle délimite les territoires et les défend, elle trace l'espace sacré (temenos, temple) qui découpera "sur la terre comme au ciel", le lieu de correspondance d'en haut et d'en bas, où ce qui se passe peut devenir ce qui demeure. La conviction ordonne le chaos et le hasard, maîtrise "la cavale indomptable et rebelle", fonde son être dans un être plus englobant, confère du sens à l'histoire et prétend en rendre compte, pour son compte ; elle engendre une ou deux certitudes dans toute une existence ; elle a des principes, mais ne se confond pas avec eux : quand elle dit : "Je sais !" elle ajoute aussitôt : "Que sais-je ?", et si elle pratique le doute, c'est méthodiquement. La conviction n'est pas fille de la mode : elle est ferme, sans être rigide, droite, mais pas sévère, tolérante et ouverte, mais ne permissive ni béante ! La conviction enfin est une force, ou plutôt une résultante de forces vitales, qui puisent leur énergie dans la personne toute entière, dans les relations humaines significatives, dans les productions de l'art et de l'esprit : elle tracte le char d'une vie, qui sans savoir toujours très bien où il aller, ne perd cependant jamais le nord, continue d'avancer malgré l'épreuve, finit par ne reprocher qu'accidentellement devant l'obstacle. L'être de conviction fait réfléchir autour de lui, il dérange les habitudes et les routines, c'est pourquoi il court des risques. Mais il progresse, il apprend à maîtriser sa peur, il reste fidèle ; et s'il faut répondre par sa vie, il ne reculera pas. Car sans conviction, sa vie n'est plus une vie.

Jusqu'où va la racine la plus profonde de mon être ? Y en a-t-il une seulement ? Dans quel terreau est-elle plantée ? Est-elle du type : "L'amour l'emportera", ou bien du type : "Tous des salauds !" ? Tout change alors ! Que notre conviction baigne ici ou là, et voilà que sera complètement bouleversé notre rapport au monde, aux autres, à nous-mêmes, et exactement à tout ce qui nous entoure : animaux, plantes, objets, tout ne subira les retombées.

Si la conviction se perd, c'est qu'elle n'était qu'une illusion, et en être débarrassé fait mal, mais aussi progresser. Personne ne peut s'en vouloir de s'être trompé, on finit toujours par regretter de ne s'être pas repenti. La permanence d'une certaine harmonie intérieure peut départager la conviction de l'illusion. Cela ne veut pas dire que "tout" doit aller bien en soi : rien ne va toujours bien, et les dissonances font aussi partie de la musique. Cela est proprement frémissant, parfois, mais finit par s'intégrer à l'ensemble. L'harmonie vient d'abord de l'écoute méditative des résonances primordiales, et de leurs mouvements réguliers, qui planent, presque immobiles, au-dessus des étendues océanes où s'inventa la vie première : elle demande une oreille fine, sensible au vagissement de l'âme, entre la plainte et l'appel, et qui manifeste notre présence à nous-mêmes, tapie dans la mémoire de l'immense univers.

Apprendre par cœur

Le temps passe, mais personne n'en réchappe. Sans rémission. Avec le temps, tout ne s'en va pas, même si nous ne nous en apercevons pas : nous sommes bien plus "vécus" par lui, que nous ne le "pensons" ; il nous "passe" plutôt, et à notre corps défendant. Entre ce que je sais de moi et ce que j'ignore encore, quand jamais comblerai-je l'abîme ? Déjà ! Eh bien, - nous le voyons chaque jour, - entre ce que je voudrais être ou faire de moi, et ce que je deviens effectivement, la marge va, s'élargissant sans cesse.

Ainsi, le temps travaille et me travaille tout le temps. Et à mon insu. Mes souvenirs ne sont que miettes en regard de tout ce qui advient : un puzzle, dont je ne posséderai que quelques pièces, à partir desquelles je tenterai parfois de reconstituer l'ensemble. Les éclats atomisés de mon histoire profilent des silhouettes perdues dans de vastes paysages flous, comme dans ces bas-reliefs de Pompeï épargnés par la lave du Vésuve, ou ces fresques colorées des basiliques romaines métastasées par la lèpre du salpêtre. Les tapisseries de ma vie sont dévorées aux mites, criblées d'absences par la mitraille égrenée de leurs très riches heures ! D'un autre, un jour, peut-être apprendrai-je ma propre histoire ; on me la rapportera comme celle d'un autre : d'un autre que moi que je reconnaîtrai à peine et avec tant de peine.

Les souvenirs de moi ? Ceux que j'ai pu sauver des naufrages de l'oubli, de la routine et de l'inattention, et qu'une rencontre, un rêve ou une méditation ramènent dans leurs filets de fortune. Ceux qu'on a épargnés pour moi : première dent et premiers pas, premier "maman", premier "papa". "On" me raconte alors : et j'écoute ma vie de la bouche d'un autre. Encore !.

Mais tous les souvenirs accumulés ne constituent pas une mémoire ; les briques et le ciment ne sont pas la maison. L'une et l'autre demeurent à construire. On vit dans sa mémoire comme dans une maison. Si certains souvenirs ne ré-intègrent pas la maison de notre mémoire, par peur, dégoût, orgueil ... nous souhaiterions voir s'écrouler en ruines des pans entiers de notre passé ; il nous font encore tellement souffrir ! Et nous épuisons parfois nos restes de force et d'énergie à traquer nos fantômes, dans les nuits blanches de nos désespoirs disproportionnés. D'autres fois, nous croyons avoir réussi à faire comme si ... ; et voilà que, sans crier gare, le refoulé revient au galop, plus menaçant encore, car ce que nous n'acceptons pas de nous-mêmes, - nous ne "voulons" pas l'admettre, - nous colle à la peau plus que tout le reste : les vieilles odeurs étant les plus tenaces ! Nous devenons pareils à des maisons éventrées, des tiroirs mal rangés, des services dépareillés. Nous avons beau maçonner, pousser et compléter maison, tiroir et porcelaine ! Le seul fait d'y penser rend plus béante la lézarde, plus criant le désordre et plus ridicule l'assortiment. Le règne s'ouvre alors de l'obsession, de la névrose et de l'insécurité : le mal vivre !.

Pour envisager "la vie côté futur", notre passé nous est nécessaire : mais réconcilié. Sans compte à régler. Un passé où chaque souvenir ne nous rattrapera pas comme le poignard d'un assassin, le remords d'un mal repent, ou la nostalgie d'un velléitaire. Le négatif est nôtre, tout comme le positif. La mémoire vive, c'est l'ensemble entier de ce qui m'est arrivé, dont je me souviens déjà ou qui va me revenir encore, qui constitue ma vie, et dont je dois être capable de dire, le regard droit et la voix claire (ce serait mieux !) : "C'est ma vie ! Je n'en n'ai qu'une, et c'est celle-là !". Sans honte ni horreur. Rester debout. La mémoire vive, c'est (seulement) reconnaître qui on est devenu ! Et être qui on est. Sans complaisance narcissique ni autosatisfaction candide. Plutôt les pieds sur terre (humus) d'humilité, faite de lucide simplicité.

Chez l'autre qui part, il arrive qu'on doive assister à la décomposition, à l'émiettement, à l'éparpillement de cette personnalité intégrée, fruit de la mémoire vive réconciliée avec le passé. Les imminences multipliées de la dégradation généralisée, - et accélérée par fois, - font exploser la conscience de soi en milliers d'étincelles éteintes : la nuit tombe sur lui, de son côté du jour, et sa mémoire, comme le pare-brise d'une voiture frappé par un gravillon de hasard, s'écroule en dangereuses paillettes inutiles. Et les chimères fantastiques de nos effrois animaux accourent pour voler à l'entour de ce banc de torture qu'est devenu le lit de soin. Et je deviens le dernier témoin de l'épouvante, en ce dernier combat de délabrement, de démembrement et de déconnexion de celui qui jusqu'ici était compact et un.

C'est peut-être quand la mémoire sombre, que l'on part pour de bon ! Quand rien ne se tient plus, plus rien ne tient ! Quand je serai livré à mes images folles, qui finiront par me confondre en me faisant confondre ; quand tous les ponts entre les choses ne me mèneront nulle part, quand aujourd'hui sera déjà hier, et que demain n'aura plus jamais lieu ... ce sera le naufrage où je périrai corps et biens ...

Résister "à tout prix" au passé qui me "persécute", empêche la mémoire de "travailler" les souvenirs et brûle inutilement l'énergie pure dont j'ai besoin pour affronter le présent. Car les souvenirs se travaillent comme du bois et servent le carburant au moteur de la vie. Ils sont appelés à ne pas demeurer en l'état. La bûche brutale finira tout au mieux, mais entièrement, dans l'âtre d'une cheminée ; sous la main de l'ébéniste, le bois peut devenir, en se laissant "dépouiller", maison, meuble ou madone. Le bois, le souvenir, - comme la nature entière, - ont vocation de s'humaniser. La mémoire, c'est du souvenir humanisé, devenue l'être dont il est le passé : elle sculpte le temps pour lui donner du sens.

Le témoin qui assiste (à) "la chute hors du temps" de celui qui part, a vocation de permanence : non pas seulement parce qu'il "reste". Mais parce qu'il assure le relais de la compassion : travail du veilleur, de la sentinelle, de celui qui "est de service", "de permanence", justement. Com-pâtir jusqu'en fin de parcours, la mémoire, comme le relais, se re- trans- met au suivant !.

La mémoire vive se reconnaît à au moins trois de ses multiples qualités : elle se révèle pacifiante, créatrice et salutaire. Tous les départ libèrent un émoi que l'inconnu encore à venir nourrit de toutes les appréhensions. Que dire alors de l'inconnu définitif, du no-return, de l'aller simple ? Que cet émoi, souvent se mue en panique, n'a pas à étonner : et la solitude irrémédiable qui alors seule l'accompagne, donne à l'événement sa charge de signification ultime. A s'être contenté jusqu'à ce moment des bénéfices du doute, on se trouve vite réduit à la banqueroute et à la capitulation ! La souffrance, le mal, la mort sont réels, d'une réalité qui exige de moi que je les affronte depuis une réalité autre que la résignation, la lâcheté ou le ressentiment. Comme si on pouvait rendre souffrance pour souffrance, mal pour mal, mort pour mort ... œil pour œil, dent pour dent ! Et même si cela était ! Régler sa mesure sur le mal, c'est s'assimiler au mal lui-même. La mémoire vive, elle, a pardonné, déjà ; elle a appris à pardonner avant le mal subi ; elle enseigne comment déjà pardonner à tout le mal encore à venir. C'est pourquoi elle pacifie : alors que haïr, c'est devenir le mal qui m'est fait ; assumer, en revanche, c'est se montrer encore plus grand que ce qui nous tue. La magnanimité hérite de l'avenir.

Tous les départs libèrent une stupeur que l'inconfort de la situation nourrit de toutes les imprécations : la précarité, par laquelle nous nous sentons happés, dans cette chambre où tout vacille, nous paralyse à la fois et nous dé-stabilise. Incapables et honteux, nous nous abandonnons insensiblement à l'engourdissement passif de ceux qui, désormais, laissent faire ... Ne pas réagir, ne plus penser ; au mieux, n'être déjà plus là ! C'est du fond de cet anéantissement que pourra naître quelque chose : donner au corps le temps de récupérer dans sa mémoire quelques impacts de son histoire. Moi qui veille, je saurai d'autant plus,

d'autant mieux "inventer" le geste qu'il faut, que j'entrerai à mon tour dans la conscience de mon propre dénuement et laisserai mon corps se rappeler à moi ! Parce qu'en fait il n'y a "plus rien à faire" ! On a tant fait déjà, et ce fut bien ! Du veilleur, de la sentinelle, de l'homme de service et de permanence, on attend qu'il soit disponible dès le moindre appel : prêt ! Cette attente, - ce stand by, - est active, ingénieuse, intelligente, vive ; prévenante et avenante, elle devine et invente. Elle sait s'intensifier ou s'effacer en fading ; elle ose avec courage, mais sans audace ; elle se tait avec patience, mais sans résignation. L'"acte à poser" est de type ambiantal : donner une tonalité d'être.

Tous les départs provoquent une inertie que l'angoisse de perte nourrit de tous les endeuillements. Ces instants, les derniers, distillent un poison, que nos pauvres esprits malades utilisent parfois, pour faire mal et se faire mal, sans le vouloir vraiment ! Réflexe sado-masochiste du scorpion, tétanisation de l'âme, du cœur et de l'esprit, inhibant l'insurrection du désir, écrasant dans l'œuf tous les autres possibles. Comme si partir ne pouvait être que mauvais, et rester, bon ! Comme si l'ailleurs n'offrait aucun intérêt, que seul posséderait le lieu connu ! Comme si la distance n'engendrait que chagrin, et que le bonheur résiderait dans la seule proximité ! Comme si le salut relevait du "toujours le même" ! "Là-bas" aussi attise le désir ; chacun peut vivre de tant d'autres façons : faut-il, par convention, par conformisme, renoncer à ses chances ? Il faut savoir sauter dans certains trains ...

Ainsi la mémoire vive se découvre révolutionnaire, en refusant l'"ordre établi" : non pas parce qu'il est ordre, mais parce qu'étant établi, il lui répugne d'en tolérer un autre ! Peut-être lui est-il même impossible de le supposer seulement ! Mais une mémoire qui a travaillé à intégrer toute une existence, ne craint plus grand chose ni grand monde : c'est même avec une étonnante bienveillance qu'elle accueille tout et tous. Elle a, douloureusement mais consciencieusement, appris à discerner ce dont elle sait, maintenant, faire ses délices : déglutinant les pollens de tous les événements et de toutes les aventures, elle est experte à fabriquer le miel capable d'alimenter une vie fondamentalement démunie, méthodiquement lucide et résolument courageuse. Que peut-on, qui peut quoi contre l'homme à la mémoire vive ?

Accompagner celui qui meurt est une position particulière, un poste spécial, une activité spécifique. Ce qui est particulier, spécial et spécifique, ce n'est pas que quelqu'un meure : voilà au contraire un événement général, ordinaire, commun. C'est plutôt que nous ayons choisi d'être là, à côté de lui. A la guerre, les soldats sont ensemble pour lutter contre l'ennemi, et s'il en tombe un, c'était implicite, le contrat tacite se vérifie. La mort, violente ici, fait partie de l'engagement : si on a de la peine – et l'on peut avoir beaucoup de peine, - elle se transforme vite en rage vengeresse, avec laquelle les chefs comptent même, pour exciter leurs hommes à intensifier la lutte : un adjutant, en somme ! Le médecin, - le chirurgien, le cancérologue, - s'il fait profession, c'est de guérir le "patient", - celui qui souffre, - envers et contre tout : jusqu'à l'acharnement ! Toute mort est d'abord considérée comme un échec de la médecine, et par certains praticiens, comme un échec personnel ... L'assassin, le bourreau, le terroriste, eux, provoquent sciemment la mort de l'autre ; les motifs divergent, mais le but est le même : le revolver, la guillotine, la bombe sont méticuleusement préparés pour éviter les bavures et atteindre la plus grande efficacité ... Mais nous, nous voici, de notre propre chef, en face d'une personne que nous ne connaissons pas, que nous n'avons pas choisi d'accompagner, qui ne nous a pas choisi pour cette tâche, dont nous n'avons provoqué ni ne cherchons la mort, et notre "but" n'a rien de médical stricto sensu. Nous prétendons pourtant pouvoir "faire quelque chose", et même ne sommes-nous pas loin de penser qu'il s'agit du plus important ! Qui nous permet ? ... Nous introduisons un "virus" dans la "mémoire" de l'acte professionnel médical traditionnel, en privilégiant, dans un "processus" donné, un acte "alternatif" : la dimension "palliative", pour combler un trou, prendre un relais, assurer une continuité. Sans être a priori anticonformiste, notre démarche n'en est pas moins "originale" : elle va "inaugurer" autre chose. Objectivement inattaquable, puisqu'on meurt de plus en plus seul et à plus de 80 % à l'hôpital. Donc l'"initiative" est tout à fait justifiée,

d'accompagner ceux qui meurent seuls dans un établissement public. Ici, c'est notre auto-compréhension qui est interrogée, pas remise en question : "interpellée". Notre activité restera toujours un étonnement pour beaucoup, comme toutes ces occupations, professions, entreprises, qui n'entrent dans aucun cadre déjà défini comme tel, car elles touchent à des domaines sinon tabous, du moins limite, mystérieux et qui deviennent vite fascinants et donc malsains : ici, la mort. Nous aurons beau nous en défendre, nous sommes revêtus (nous nous revêtons ?) d'une "qualité" d'autant plus "inquiétante", qu'elle est moins facile à circonscrire. Si nous perdions pour nous-mêmes l'étonnement, - hier, aujourd'hui et demain, - à propos de notre "vocation" à accompagner celui qui meurt, outre le risque de banalisation, nous courrions le danger paranoïaque de croire que l'initiative nous en revient !.

Une exploration spécifique de la mémoire peut contribuer à assurer et rétablir au besoin la bonne santé fonctionnelle de notre accompagnement. Il s'agit du travail de l'anamnèse, qui permet de procéder à l'investigation de ce lieu originaire, formidable entre tous, qui fait que je me trouve là, plutôt qu'un autre, que je m'y sente à ma place et que je m'estime apte à m'acquitter honorablement de cette tâche, en vérité à nulle autre comparable ! L'anamnèse, - que l'on peut conduire seul (difficile !), sous la conduite d'un autre, ou au sein d'un atelier de psychologie des profondeurs, - l'anamnèse consiste à remonter suffisamment loin et précisément dans le passé, pour permettre à l'intéressé d'établir la carte de toutes les routes, voies et chemins, et jusqu'aux sentiers, qui l'on conduit à l'endroit où il se trouve. Opération lente et délicate, cette archéologie du mental passe d'abord par une purgation psychologique: assainir du maximum de miasmes parasitaires personnels, les motivations de cette décision d'accompagnement. Les raisons existent, mais elles doivent être lucidement dissociées des "règlements de comptes" avec la "vie", le "destin", "Dieu", etc . générant toutes sortes de complexes, de névroses et de psychoses, le tout camouflé sous le manteau, large, de l'abnégation, de la sollicitude et de la solidarité humaine. Chacun a à se débusquer soi-même de derrière les masques protéiformes, sous lesquels il lui arrive de "conditionner" son mal de vivre la réalité : sa réalité !.

Accompagner quelqu'un qui meurt nous rend différents : nous ne sommes plus les mêmes ici, et lors de nos occupations habituelles. Les paramètres sont déjà multiples, qui entrent dans l'équation de nos modes d'être : âge, situation familiale, profession, environnement, expérience de la vie, convictions, idéologie ... Illusions, désirs ! Le Petit Prince prenait le temps de s'habiller le cœur, avant de rencontrer sa fleur : il est fortement probable que nous le fassions aussi, et "automatiquement", en partant de chez nous pour "prendre notre service". Les minutes du parcours, le sas du passage, tous les petits intermèdes de la vie quotidienne nous acheminent d'un état à un autre état : comme le boudoir, le vestiaire ou la sacristie sont les lieux où "se préparent" la dame, le sportif ou le célébrité. En sortant du "mamisi", nous nous sommes délestés de quelque chose de nous, pour "revêtir" quelque chose (quelqu'un) d'autre. C'est déjà "habités" que nous procédons vers le lieu, lui aussi, "habité", pour "opérer" une rencontre. "Ce" qui nous convoque dans cet espace singulier qu'est la chambre où l'on meurt, est aussi présent dans l'autre qui m'attend. Nous sommes deux à y avoir pensé (inspiration), à nous y être préparés (initiation), à nous rencontrer enfin (célébration). Ces conduites constituent un mode d'être, capable de générer des transformations significatives de notre existence : une interaction s'amorce inmanquablement entre un espace profane à ritualisation minimale (conventionnelle), et un domaine réservé, où attitudes et comportements, gestes et paroles sont investis soudain de valeur symbolique. Notre vie peu à peu se révèle "passage", et nos "déplacements" illustrent, chaque fois désormais, l'événement même de toute mort, comme point ultime (de notre point de vue/vie) de découverte "d'autre chose" : ultime, comme l'escalade du dernier sommet de la montagne, qu'il fallait "absolument" atteindre pour "découvrir la vue" ! Alors seulement commence d'émerger, des brumes vicissitudinales (de l'escalade !), la dose d'importance que "la vie" jusqu'ici m'a administrée : non seulement ce qui m'importe, mais en quoi "j'importe !" "Qui" disparaîtrait si je mourais ... "qui" disparaîtra quand je mourrai ? Insolente, une telle question ? Peut-être au sens étymologique du terme : "in-solens", qui rompt

l'habitude, la convention, le conformisme, qui fait ce qui ne se fait pas ! Eh bien soit ! Soyons insolents et posons (-nous) la question : en quoi donc suis-je irremplaçable ? Si je suis unique, si je n'existe qu'à un seul exemplaire, si j'ai tant de valeur ... Qui suis-je qui importe tant ? Car il importe déjà de me réhabiliter, si ma présence tend à réhabiliter à l'autre qui part, au moment où il s'échappe à lui-même, lamentablement ! Il importe que je sache que je vaudrais, et ce que je vaudrais pour assister l'autre dans la quête de sa propre valeur, tant qu'il est encore "temps" pour sa mémoire de ne pas "s'oublier" ! Il importe simplement que ma vie vaille ou ait valu la "peine" d'être vécue, pour qu'au moment de la parapher, je soupire d'"aise" encore une fois, même si c'est dans l'"inconfort" de mon départ ! Oui, qu'est-ce qui est important de moi ? Et dans la même foulée, que souhaité-je qu'on n'oublie pas de moi ? Qu'ai-je fait, dit, entrepris, réalisé, écrit, composé, inventé, mis au point, initié ... montré, indiqué, suggéré ... corrigé, réformé, transformé ... en quoi aimerais-je qu'on se souvienne de moi ? Mon "monument" (rappel) c'est quoi ? Ah, le bilan peut être rude : s'il est amer, c'est que notre intention n'est pas droite ! Mon "œuvre" reflètera-t-elle mon visage ? Pourra-t-on lire mes traits sur ma trace ? ... Au-delà des aléas se profilera, qui sait, la raison fondamentale de ma démarche, celle qui confèrera son identité à mon action présente, et son sens par là même. Se découvrir acteur du sens ! Mais ne confondons pas cette raison-là, avec toutes les raisons légitimes que nous nous "trouvons" pour tous nos engagements ou toutes nos lâchetés ! La raison fondamentale ne s'assimile à aucune autre : elle s'impose d'elle-même et par elle-même. Elle n'est le fastidieux produit ni de notre imagination ni de notre bonne volonté. Elle remonte, comme Moby Dick, la baleine blanche, des abysses de notre mémoire vive : quand elle apparaît, elle est immanquablement reconnaissable, étant un signe distinctif en tant que telle. Le Capitaine Achab n'aura de cesse que de la filer ... "jusqu'au bout" ! La raison fondamentale vectorise notre vie de façon totale : sa courbe ne bronche pas, tout au plus vibre-t-elle, mais c'est à cause de sa très grande vitesse ! Elle grise par la joie même qu'elle procure : un sentiment de plénitude et de bien-être, ou les feedbacks de la conscience réflexive se révèlent parfaitement compatibles avec les exigences objectives de l'action . Elle pourrait servir de chiffre à l'harmonie, et lui prêter même son nom, à l'occasion.

C'est la dernière ligne droite de la course contre la montre. Quelle puissance, - et de quelle volonté, - anime la (première et dernière !) flèche du maître-du-tir-à-l'arc, qui n'a même plus besoin de tirer, tellement il est "sûr" : il "sait" que si sa main libérait la flèche, celle-ci irait, en toute certitude, se ficher exactement au cœur de la cible. L'inébranlable conscience de cette adéquation entre le "propos" (la volonté) et la "réalisation" (la vie), dispense, à la limite, le tireur de la démonstration. En face de celui qui meurt, je suis moi-même "sommé" (définitivement évalué) de condenser mon propos sur la vie : "ultime statement" ! Sans dramatisation morbide ni mimétisme fascinateur, me voici soumis sans échappatoire à l'épreuve de l'essentiel : comme Zénon (L'Oeuvre au noir, M. Yourcenar) et Meursault (L'Etranger, A. Camus), dans l'espace obligé, devenu le seul monde et le dernier, de leur prison. Entre le suicide et l'exécution, il y a d'autres paraphes possibles. Les "dernières volontés" seraient-elles le révélateur le moins infidèle de nos existences ? "Veut"-on, en fin de compte, ce qu'on aura toujours voulu ? Ecrire son "testament" (témoignage), est-ce si macabre : c'est comme de prononcer les promesses du mariage ! Le sentiment d'instituer du définitif dans le temps (pour toujours !) dépasse cette étape du bilan : il rejoint bien plus l'idée que nous nous faisons de la "finitude" et de la "totalité". Faire "le tour du propriétaire", c'est à la fois établir ce qui nous appartient, et savoir que nous ne possédons que cela (même si c'est tout cela !) ! Ainsi en va-t-il de nos "déclarations ultimes" : si elles nous importent à la fois, parce qu'elles sont ultimes, et parce qu'elles ne peuvent, - en ce moment, - rien dire d'autre ! Nous sommes toujours renvoyés à notre indépassable finitude, au moment même où nous "prenons acte" de l'étendue de notre territoire. C'est aussi le paradoxe des grands conquérants : quelle que soit l'ampleur de leurs conquêtes, elles s'arrêtent, avec eux, là où ils descendent de cheval !.

Ainsi la mémoire remplit-elle une fonction re-présent-ante. Ce qu'elle rend à-nouveau-présent (re-mémorer), l'est de façon intégrée, assimilée, inhérente. Les-personnes-en-face, dans cet accompagnement de plus en plus mutuel, sont présentes l'une à l'autre, en tant qu'elles sont devenues ce qu'elles sont ; et tout ce par quoi elles sont passées, est présent, là, en elles, devenu elles. Ce qui est donc per-manent (qui reste toujours), c'est ce que le travail du temps a opéré en moi : je sais (à peu près) d'où je viens et j'assume de venir de là ; je ne fais que "passer", mais la trace que je laisse, c'est moi ; je ne peux "dire" que ma présence à tes côtés ; ma mémoire veille. Je suis là !.

C'est à la mémoire, plus qu'à l'Histoire, que s'apparente le "récit de vie", entreprise dérisoire, aux vastes étendues lacunaires, qui essaie de "dire" des morceaux d'existence cherchant à devenir une "vie" précisément : raconter pour exister, et peut être vivre comme on se raconte ! Que signifie une "vie intéressante" ? (racontable, dicible, fiable) des massifs compacts d'une existence tapie dans le ciel bas ? A écouter quelqu'un se raconter, - à l'écouter attentivement, et surtout si le cœur écoute lui aussi, - l'auditeur peut saisir l'"argument" d'une vie, son thème, au-delà des variations : la ligne de crête de la chaîne. La ligne de vie au milieu des rides de la main ... Nos récits sont déclencheurs de récits, comme nos silences verrouillent le silence ; mais les silences dans le récit ne créent ni le vide ni la stupeur, ils favorisent au contraire liberté et créativité : mon récit personnel, soudain, se développe en écho de et à la parole de l'autre. Les mots, leur tonalité (toutes les connotations émotive-affectives) résonnent alors plus "fort" et "autrement" que leur contenu objectif plat. Dans le rébus de nos vocabulaires, le jeu de nos expressions, l'écheveau de notre syntaxe, luit brusquement le condensé fulgurant de l'avenir, relié avec du passé non encore totalement enfoui, oublié, refoulé, mais qui était là, en attente d'être appelé à vivre à nouveau : comme la Belle au Bois Dormant attendait un "contact" (le baiser du Prince Charmant) pour "re-venir à elle". Et d'un coup, le château tout entier re-prend vie, à l'endroit et au moment mêmes où tout s'était "figé" (mort). En traversant les barrières d'épines (en versant mon sang), pour parvenir jusqu'à Elle, le Prince ré-amorce (déclenche), lèvrès contre lèvrès (bouche à bouche, parole à parole) une vie en attente de re-vivre !.

La parole engendre la parole, comme la mémoire engendre la mémoire et la vie la vie. Le récit de vie ne se réduit pas à l'énoncé, stylistiquement plus ou moins valable, de nos misérables non-événements quotidiens : il catalyse une double opération. Tout d'abord, la mémoire effectue un véritable travail d'élaboration. Constitutivement sélective, esthétique et téléologique, elle trie, ordonne et dirige. Elle rend le "passé" intelligible, acceptable, reconfortant. Le contraire se rencontre chez un "esprit troublé" : les presses de la mémoire ne sortent, chez lui, qu'un journal incompréhensible (insensé), intolérable (douloureux) et accusateur (culpabilisant). La lettre y tue parce que l'esprit s'y est tu : la parole est retombée dans le dictionnaire pour redevenir "des mots". La Belle a rechuté en léthargie, et tout le château avec elle : le "charme" du Prince "opérera"-t-il à nouveau ? Peut-on redonner aux mots l'esprit qui les transformera en paroles ? ... Ensuite, le récit lui-même, - qui n'est que la mémoire racontée, - accomplit, pour sa part, une tâche de réhabilitation. Structurellement narcissique et théâtral, il partage avec le travail d'élaboration de la mémoire d'être lui aussi téléologique : le "conteur de soi" tient le "beau rôle", se met en scène et a du succès. Il se satisfait, emporte l'adhésion et se fait reconnaître. Tout, ici surtout, étant matière d'équilibre, de négociation et de tolérance, le processus peut (gravement) dys-fonctionner. La prestation chute alors (et sombre parfois) dans l'auto-satisfaction (ubris), le complexe de supériorité (paranoïa) et la fascination de l'échec (sado-masochisme) : l'"esprit troublé" a "profané" au lieu de "proférer" la parole ; il l'aura détournée de son sens à elle, pour la rendre otage de son sens à lui. La parole ne peut plus dans ces conditions "nommer le réel", et par là, le "convoquer" à la vie : le réel n'"importe" plus. On se contentera du nom dont on l'affuble : le nom pour la rose ... A force de raconter sa propre histoire, on se surprend à distinguer de plus en plus difficilement (discerner), non pas le vrai du faux, mais ce qui "historiquement" est arrivé et ce que nous avons "dû" dire "aussi" pour compléter, expliquer, illustrer ... Ce

travail d'élaboration est co-extensif de tout ce que nous rapportons : nous ne fonctionnons pas autrement pour "dire" le passé depuis le présent, et la mémoire reste multiple.

Et pourtant, c'est bien en "se racontant" à lui-même, - ou pour notre petite enfance, en écoutant quelqu'un "pour raconter", - que chacun se construit un passé, une vie, un destin. A posteriori. Et de même que l'être humain "grandit" (change, évolue, se transforme ...) sa vision de lui-même, et le récit qu'il en fait, "prend une autre dimension" ! S'il faut avoir quelque peu vécu pour composer sa biographie, cela implique qu'il faut n'être plus "ce" qu'on était, pour pouvoir s'en rendre compte et (s') en faire part ! Un certificat de non-décès (sic !) s'établit en présence de deux "témoins", le "non-décédé" n'étant pas habilité à montrer, par sa présence, qu'il est en vie !.

Ainsi l'exercice de l'anamnèse : remonter le temps pour l'explorer bien-sûr, mais surtout pour en re-constituer l'épaisseur et se le ré-approprier. Non pas pour s'identifier à ce passé : ce serait une fixation. Pour l'identifier, lui, comme passé et comme mon passé. A la fois pour prendre du recul et évaluer mon avancée par rapport à lui. Me situer dans le temps : dans son temps et dans mon temps actuel. Savoir qu'on porte la même identité sans n'être plus celui-là : on est devenu cet autre qui se constate ici et maintenant, et qui s'estime à sa valeur actuelle. Ceci ne peut se faire qu'en se racontant, d'une manière ou d'une autre. Le récit de vie peut jouer, pour celui qui part, le rôle d'un ultime signe de reconnaissance de soi, ultime et suprême preuve de réconciliation avec son passé, avec sa mémoire, avec soi-même. L'enfant demande régulièrement à sa mère : "Maman, raconte-moi comment c'était, - comment j'étais, - quand j'étais petit !". Et la maman raconte, et l'enfant reçoit, d'un autre que lui-même, de l'information sur soi qu'il ne connaissait pas. Régulièrement, ai-je dit, et la maman, - l'autre, - raconte à nouveau, mais jamais de la même façon : détails, organisation de la narration, version courte, version longue, voix, tonalité ... le récit sera, inévitablement, "différent" pour rapporter la même histoire. Toutes ces "relations" successives ne se neutralisent pas entre elles : elles se développent, au contraire, autour d'un "tissu conjonctif" qui s'impose peu à peu et va constituer l'histoire "définitive". Non pas qu'il soit indifférent que "les choses" se soient passées comme ceci plutôt que comme cela : parce qu'elles se sont passées en fait "et" comme ceci "et" comme cela, autorisant chez l'autre qui parle, "et" cette version-ci "et" cette autre version. Le sens des événements dépasse leur contingence : il est multiple et le même. C'est le paradoxe du temps "vécu" par rapport au comput "événementiel". Accompagner (ici) celui part (en avant) dans son anamnèse (en arrière) : le récit de vie se transforme en navette performante, capable de re-lie ce qui se passe (en train de vivre/mourir), ce qui s'est passé (la vie derrière soi), et ce qui va encore se passer (la vie devant soi).

S'il peut encore "parler", demandez-lui : "Comment c'était avant, dites-moi". Dans cet "avant", il y a tout : l'autre comprendra ! S'il se met à parler, ne dites plus rien, et collez votre oreille à la porte de sa mémoire : écoutez ! Retenez "tout" ! N'intervenez que pour ré-amorcer, sans oublier que le silence peut exprimer une ponctuation, une pause, un soupir ... Et quand l'autre s'arrête vraiment, retirez-vous, rentrez chez vous, et rédigez ce dont vous vous souvenez : devenez sa mémoire écrite, écrivez une histoire, son histoire. Pas un panégyrique, pas une légende dorée : seulement ce que vous avez appris de lui par lui-même. Re-écrivez sa vie ! ... A la visite suivante, dites-lui que vous aimeriez bien lui lire quelque chose. Maintenant l'autre va apprendre de vous quelque chose de lui : et s'il réagit, écoutez, enregistrez, retenez ! Et, en rentrant, re-écrivez la seconde version. Quand vous retournerez le voir, c'est lui qui, alors, attendra la suite du "feuilleton", dont vous l'avez fait, version après version, le héros. Le voici qui s'intéresse à sa vie, en ré-investissant sa mémoire grâce à sa propre histoire que vous lui racontez. Le "vrai" ne sera pas un pâle compromis de toutes les versions : ni leur juxtaposition ! Le "vrai" sera la personne que l'autre sera devenu, en élaborant, par votre truchement, le récit de sa vie : personne multiple, complexe, riche. Il s'apercevra qu'on ne peut le réduire, qu'il ne peut se réduire à la simple somme de tout ce qui lui est arrivé. Il comprendra qu'il est encore plus que ça, et qu'on

pourra, et qu'il pourra toujours dire quelque chose qui, pour n'être éventuellement pas compatible avec ce qui précède, n'en est pas moins paradoxalement lui.

Le récit est édifiant : il construit ! Architecte du temps, la vie de l'histoire est sa seule vérité ! De notre petite enfance, nous ne saurons jamais que ce qu'une mère, - une marâtre, une nourrice ! – aura bien "daigné" nous en rapporter ! Entre les appréciations scolaires et les discours projectifs, - revanchards, parfois, - de nos parents, notre "tendre" jeunesse à fort à faire avec ses propres souvenirs. Et bien souvent les adultes, quand ils parlent "des jeunes", semblent avoir tout à fait oublié qu'ils l'ont eux-mêmes été, au point qu'on se demande s'ils l'ont jamais été ! Notre existence est un mystère, et elle le restera, semble-t-il ! Tout récit en est une interprétation, et tant que nous vivrons, nous n'aurons jamais accès qu'aux interprétations. Comme pour la musique .

POSTLUDE

LA TRANCHEE

L'un des avatars philologiques du mot "dolor", en terre gallo-romane, est d'avoir à désigner la douleur et le deuil, selon que l'articulait la langue d'oc ou la langue d'oïl ! La peine éprouvée et la peine signalée ! Ainsi, le deuil renvoie à la douleur qu'il montre, et essentiellement une douleur de (devoir) perdre. Etre en deuil, c'est avoir douloureusement perdu : porter le deuil, c'est l'indiquer aux autres. En revanche, faire son deuil de quelque chose ou de quelqu'un, c'est (finir) par y renoncer, avec un assentiment de la volonté, quelque douloureuse que soit la perte, en quelque peine qu'ait coûtée la décision de s'en détacher !.

"Devoir se résigner à perdre", subir, - et d'autant plus douloureusement, - le deuil, c'est qu'on a été "surpris" sans y être préparé, ou qu'on n'a pas su/voulu reconnaître ses signes avant-coureurs. Se propage alors autour de lui une atmosphère d'injustice diffuse (plainte contre X", comme un sentiment de fatalité avec relents de déception (on était persuadé que cela n'arrive qu'aux autres). Le deuil n'est plus que le constat d'une effraction imméritée, d'un événement fatal, d'une erreur du destin : incapable de confesser son impréparation, chacun (se) doit d'accuser le sort !.

Payer ses facture dès réception, faire réviser régulièrement sa voiture ... ou son cœur, réserver à temps un titre de voyage ou une chambre d'hôtel ... est une affaire de discipline personnelle : si le deuil se transforme en signe de mon laisser-aller ou de mon imprévoyance, il ne pourra être vécu que "négativement", c'est-à-dire avec du regret, du remords et de la mauvaise conscience. Il muera vite en lamentation et en auto-dé-responsabilisation : en "partant", l'autre "m'abandonne" ! Et si je reste seul, c'est de sa faute ! Regretter l'autre, alors, c'est d'abord "lui" en vouloir des liens que "nous" avons tissés avec lui !.

Accompagner celui qui part, m'offre enfin l'occasion de me demander si je sais, - si j'ai appris à, - cultiver en moi, au cours de mon existence quotidienne, qu'il me faut (c'est même mon intérêt !), par nécessité vitale, me détacher, me libérer, me dépouiller en permanence de tout ce que j'accumule, emmagasine et possède, de tout ce dont je "dispose", tant au plan matériel, qu'affectif et spirituel (père, mère, frères et sœurs, famille, mari, épouse, enfants, amis ; ainsi qu'amour, tendresse, certitudes, croyances) ... Me faire à cette idée, m'y entraîner : trancher délibérément, pour ne pas me retrouver, un jour (demain, tout à l'heure ...) défait, pillé, violé ! Vivre fondamentalement convaincu que je suis né nu, et que je m'en retournerai nécessairement nu, qu'il n'y a aucune raison de ne pas utiliser tout ce dont j'ai besoin et tous mes dons ... mais avec la distance intérieure qui me gardera toujours de tomber sous leur dépendance, une distance susceptible d'établir entre moi et le monde, - tout le monde !-, entre moi et la création, - toute la création ! -, entre moi et tous les objets de culture, - toute la culture !, - ... la différence fondamentale qui me constitue dans la liberté et signifie que bée un abîme incommensurable entre ce que je suis et ce que j'ai ! Tâche première et toujours ultime de n'exister qu'en fonction de la vie et non de ses aléas ! Si je ne constate pas en moi, profondément ancrée, implantée, enracinée, ou si je n'ai pas acquis, - quel qu'en fût le biais, - cette "évidence de base" que rien ne tient en dehors de la vie, ... j'aurai besoin de difficulté (pour ne pas dire brutalement que je serai parfaitement incapable,) à aider un autre, cet autre que j'accompagne, (mon alter ego, mon autre moi-même, "moi autre"), à faire le deuil, tout bien considéré, consiste à ré-intégrer l'origine, en re-trouvant l'intégrité prim-ordiale.

Vécu de la sorte, le deuil provoque des retombées positives, dont la première est le marquage de mon autonomie. Il n'exclut nullement la peine, mais la tristesse ; il ne dispense pas de hurler : mais un temps seulement. Mais il fait articuler des paroles qu'un cœur captif croira, et de bonne foi, irrévérencieux, voire scandaleux, comme celle de devoir convenir sans m'effondrer de désespoir, que sans sa mère ou son père, que sans son mari ou sa femme, etc. on peut vivre fort bien, mais "autrement". Mais porter sa tristesse en bandoulière et ne plus cesser de pleurer, tout cela prouve, - en plus de la peine, - que notre "attachement" nous "ligotait" en fait à une vie que nous avons cru "nôtre", alors qu'elle appartenant à un autre : le temps s'est arrêté au moment de la perte. Et perdant l'autre, nous perdons tout, c'est que nous ne vivions pas depuis bien avant la perte ! Cela rend un son terrible : c'est pourtant la seule vérité. Mais juger cette réflexion étrange, inhumaine, fausse, ne serait-ce qu'excessive, c'est n'être pas prêt à faire jamais le deuil de qui que ce soit !.

Rester libre vis-à-vis de ceux qu'on aime et qui vous aiment, - se libérer d'eux, s'il le faut, - est une condition pour continuer à les aimer. N'être pas toujours prêt à se détacher d'eux (partir, laisser, quitter ...), c'est exclure d'être jamais libre. C'est n'avoir jamais perçu la voix d'une volonté plus grande, d'une raison plus haute, d'un amour plus fort : toutes les décisions ne s'originent pas dans la chair et le sang. Il se trouve que chacun/chacune est le fils/lafille d'un père (cet homme-là) et d'une mère (cette femme-là), et les remercie pour le don d'une vie reçue. Mais en dépit de toute cette reconnaissance, et la façon dont les parents aiment leurs enfants les entrave dans la conquête de leur autonomie et de leur liberté, "cet" amour est mauvais, intolérable, inadmissible. Si l'amour est nécessaire, il n'est jamais suffisant !.

Il est préférable pour mener une vie sainement libre, de renoncer à ce qui peut paraître important, - et qui l'est indéniablement souvent, - pour ne retenir que ce qui peut être reconnu comme l'absolu nécessaire. La pratique de la vie seule montrera, - comme pour un nécessaire de voyage, - que cela se réduit à "peu de choses" : un ou deux visages indélébilement mémorisés, une voix ou un air, une couleur, un paysage entrevu lors d'un voyage. L'odeur chaude d'une brioche, la pluie sur le carreau un jour de grippe, un livre, peut-être ... le tout em-baluchonné dans une ou deux certitudes bien solides ! Tout est vie, tout peut devenir de l'être, si je le devine : on est ce que l'on est devenu. C'est, dans le temps, cette mémoire vive ! Chacun en a connu, des personnes, des lieux, des expériences, et la mémoire même qu'il en a, a transformé son être propre : il ne peut même plus se comprendre lui-même, sans tout ce et tous ceux qui l'ont fait, en déplaçant en lui une bascule ontologique. Il est capable alors de passer d'un état de son être à un autre état, accompagné lui-même en ce passage, par celui qu'il accompagnait à finir sa tranchée ...

On se sépare aussi sur les chemins de compassion. L'accompagnant dit alors : "Tu sais, si j'avais la parole, n'oublie pas que la tienne résonnait sans arrêt au fond de moi. Et je sais que la mienne était souvent en fait l'écho de ta propre parole. Peut-être ne faisons-nous que compatir l'un avec l'autre, nous passant la parole, comme un bâton de pèlerin ... Vois-tu, j'ai cru souvent me parler à moi-même, à l'autre en moi, me souhaitant pour ma tranchée la même résolution de présence, de paix et de silence. Ce doit être quelque chose comme ça le courage ! Je me suis souvent vu partir avec toi, n'attendant rien et tout, ne sachant plus très bien, mais disposé à cadencer mon souffle au rythme du tien. Souvent aussi j'ai cru entendre entre nous vibrer comme un frisson, peut-être parce qu'une porte, "là-bas", s'était ouverte ...". L'accompagnant dit alors : "Je vois sur la grand'table la lourde nappe dépliée, achalandée par Dieu sait quels greniers comblés, opulente de Dieu sait quels secrets ! Je vais approcher des places réservées : je voudrais voir la mienne ... depuis ici déjà ..." L'accompagnant dit alors :

"Enseigne-moi les sutures du tracé minutieux des nouvelles frontières : plus tu t'avances vers là-bas, et moins je suis, et je chancelle. En prenant du champ devant moi, tu éclaires ce dont je ne me doute même pas encore ! Il faut donc nous quitter pour nous voir "autres" !

Je garderai, le temps qu'il faudra, ma lampe allumée. Je ne la laisserai pas se consumer en vain : je crois que j'ai appris l'économie, pas l'avarice. Je veillerai sans gaspiller mes réserves. Je planterai ma lumière comme un fanal sur la tranchée. Quand l'alter et l'ego s'apercevront qu'il (n') est (plus) temps, ils se démettront même de leur compassion, pour s'en remettre, en-fin, à la miséricorde et célébrer la vie !".

Le 3 juillet 1991 à La Croix-Valmer, Saint-Thomas.